

BIBLIOTHEQUE AMUSANTE

a 5 sous

Publication mensuelle No 1

Chaque Numéro forme un ouvrage complet.

HISTOIRES

ET

LEGENDES

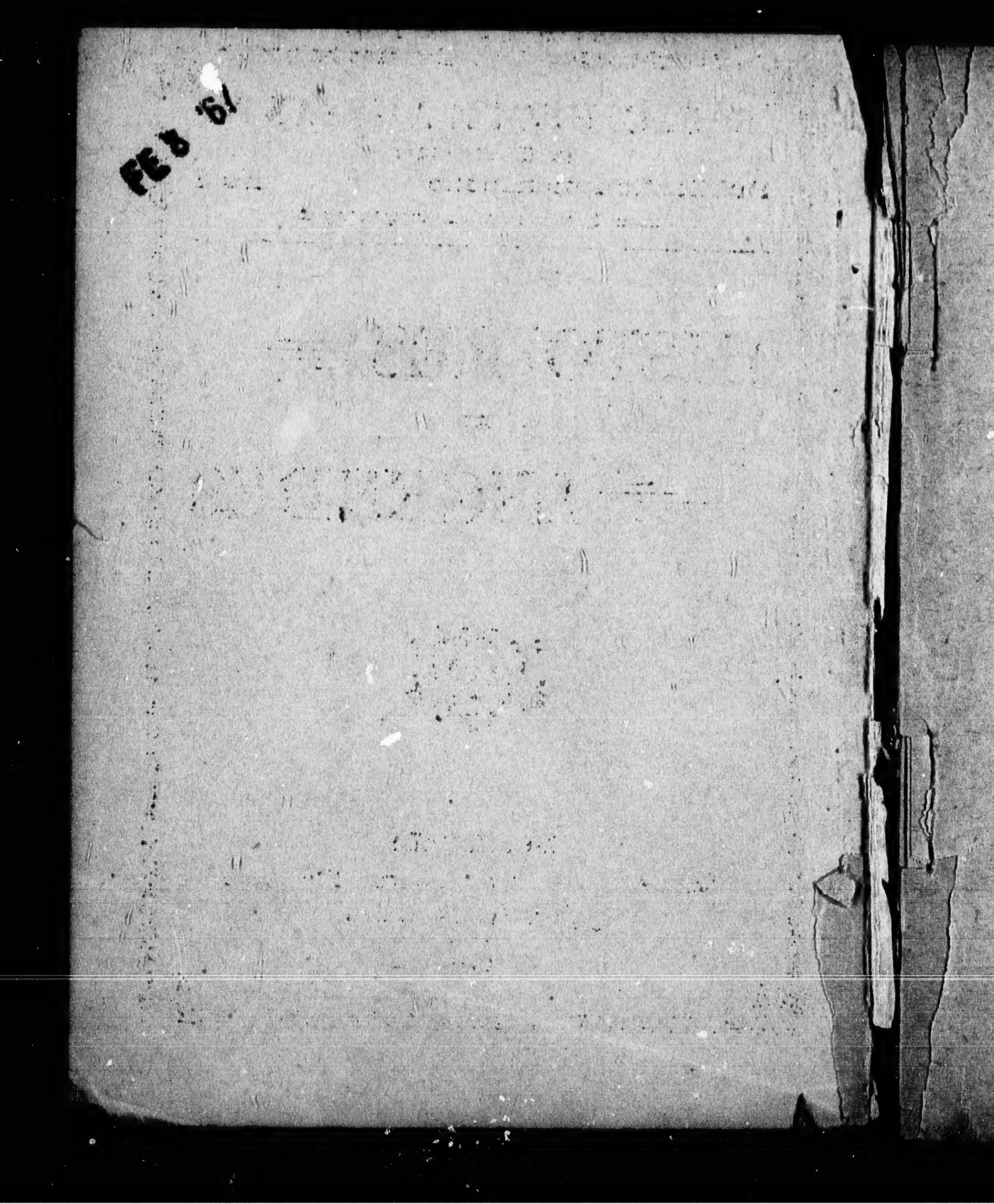


MONTRÉAL :

Maison de la Bonne Presse

31, rue SAINT-GABRIEL

1894


FEB 8 '61


Canadiana

Mo-cep.

HISTOIRES

ET

LEGENDES



MONTREAL :
LA MAISON DE LA BONNE PRESSE
31, St-Gabriel

1894

1894-12

Lit. Ducharme #2.00

Au-devant de la mort

Légende Portugaise (1)

I

AUX FOURS A CHAUX

Sur le coteau, le castel dressait fièrement ses tours. Bâti de granit, il semblait défier la tempête et le temps. Quelques chênes touffus étalaient leur verdure à l'ombre de ses murailles. De loin, on eut dit un nid immense, posé sur un rocher.

Du pont-levis, solide barrière qui le gardait, avec ses fortes chaînes et sa grosse charpente, une avenue ombragée descendait la colline jusqu'à l'église et au bourg. Les maisons des pauvres s'étaient adossées filialement à la maison de Dieu. Mais le château les dominait toutes.

(1) Ce fait historique eut lieu sous la reine de Portugal, sainte Elizabeth. Il a été raconté par plusieurs auteurs ecclésiastiques (P. Rodriguez, Rohrbacher, Postel, etc.)

Sur ce chemin raboteux, un homme chevauchait. Il allait vite. Il paraissait préoccupé.

C'était le comte Jehan, maître du château et du bourg. Ses ancêtres, au retour des croisades, les avaient édifiés, ainsi que l'église. Il ne s'en souciait guère en ce moment. Du reste, il avait oublié leur foi et leur bienfaisance. Il n'avait conservé qu'un peu de leur bravoure en cas de guerre.

Les paysans le saluèrent humblement, en se demandant où il courait ainsi, tout seul.

Il arriva au milieu des maisonnettes, assez propres, qui constituaient le hameau, et passa devant l'église, sans enlever son couvre-chef, sans quitter sa monture et sans y entrer. Il en avait perdu l'habitude.

Il continuait sa route.

Un quart d'heure plus tard, il s'arrêta et sauta à terre.

—C'est bien ici, fit-il.

Il avait devant lui un petit bouquet de bois. Parmi les arbres clairsemés, ça et là, des cavités très profondes, des amas de pierres blanches, quelques véhicules chargés

de matières presque liquides et d'une couleur d'argent.

Aussitôt, plusieurs hommes apparurent, comme surgissant de mystérieuses retraites, et l'entourèrent dès qu'il leur eut fait signe d'avancer.

— Nous sommes à vos ordres, seigneur !

Ils l'avaient reconnu.

— Je viens vers vous, parce que j'ai besoin de vous...

— Parlez, seigneur.

— Faites-vous toujours cuire la chaux ?

— Oui, messire. Nous venons d'allumer à l'instant nos fours. La flamme y pétille et leur lèche les flancs. La cuite va se faire.

— Par saint Jehan, mon patron ! voilà qui va bien. Continuez de chauffer vos trous. Je veux vous envoyer tout à l'heure du combustible. Vous n'y jetterez qu'ensuite les pierres de chaux.

Et le seigneur sourit malignement. Ce fut comme un sourire du démon.

Il porta la main sous son pourpoint de velours et sortit de sa ceinture une escarcelle gonflée d'or, qu'il tendit aux ouvriers.

— Voilà, manants, pour payer le retard, si vous me promettez le secret jusqu'à la mort.

Leurs yeux brillèrent de convoitise, à la vue des richesses offertes, et, sans savoir encore ce qu'ils devaient faire pour les gagner, ils acceptèrent la bourse et jurèrent de garder le silence.

— J'ai dans mon castel un vilain page que ne puis supporter. Je vous l'enverrai dans un moment pour vous dire : " Mon maître vous demande si ses ordres sont exécutés. " Alors, vous le saisirez au col et le baillonnerez et le mettrez en vos brasiers pour qu'il y périsse, le fol !

Les hommes des fours firent un signe d'assentiment, et le comte Jehan, remontant sur son coursier, s'éloigna prestement pour revenir chez lui.

II

HAINE ET CHARITÉ

Parmi les pages qui servaient les châtelains, il s'en trouvait deux, avec qui nous

allons faire connaissance. Caractère opposé, éducation différente, ils ne s'aimaient pas. Ou plutôt l'un seulement détestait l'autre, trop chrétien pour manquer à la charité.

Le premier, Gaspard de Mauvy, fort et robuste, se plaisant à courre le cerf, discutant volontiers avec les varlets et les autres pages, arrivé déjà grand au château, était le favori du comte. Le seigneur voulait en faire l'allié de sa famille et le donner pour mari à sa fille,noble damoiselle Marguerite, pieuse et bonne autant que sa mère.

Le second page, le gentil Loys de Beaulieu, était doux et timide comme un agnelet, dévot comme une nonne, aimable comme un saint. C'était un orphelin, issu d'un manoir vassal du comte Jehan. On l'avait recueilli tout enfant, et il avait grandi, sous les yeux et dans l'amour de la châtelaine, en même temps que sa fille.

Sa sensibilité s'était éveillée de bonne heure avec sa piété. Il aimait à secourir les pauvres et passait une partie de ses journées à la chapelle. Il priait Dieu et la benoite Vierge en égrenant son rosaire. Il se dis-

pensait d'aller jouer, à l'office, avec les autres jeunes gens, ou d'entendre les mauvais propos des soudards qui gardaient le castel. Il préférait se distraire en lisant quelques vieux parchemins d'enluminures, ou en écoutant les légendes des vieillards et les récits des pèlerins.

II

HAINE ET CHARITÉ

Mais le comte Jehan ne pouvait souffrir le pauvre page.

D'abord il avait essayé de le ridiculiser, en l'appelant *femmelette* et *bigote*, et le menaçant, en riant, de l'envoyer dans un moustier. Mais la comtesse avait relevé l'insulte et annoncé au comte qu'elle prenait Loys sous sa protection.

Il n'en fallut pas davantage pour faire apparaître la haîne dans le cœur du seigneur pervers.

Le méchant Gaspard l'attisait.

Quand ils étaient à la chasse et quand la meute leur donnait quelque répit, le page disait à son maître :

— Ne mariez-vous point beau Loys à gentille Marguerite ?

— Vous savez bien, répliquait vivement le comte, que oncques ma fille n'aura de mari, si ce n'est vous, messire de Mauvy !

Le comte était donc agacé et furieux contre Loys, toujours doux, bon, sage, pieux.

— Comment me délivrer de lui ? se demandait-il.

Chaque jour, il devenait plus sombre et presque brutal. Le vertueux enfant semblait vivre heureux, près de la chapelle, de la comtesse et des pauvres. Les sarcasmes de son maître le faisaient souffrir ; mais il offrait ses souffrances à Celui qui était mort pour lui. La jalousie de Gaspard, il la pardonnait et s'efforçait de la dompter par sa douceur et ses bonnes paroles.

Rien ne pouvait toucher ces cœurs endurcis.

Un matin, une altercation très vive eut lieu entre les deux pages. Le comte prit parti pour Gaspard. Loys eut la défense des deux nobles dames. Mais elle ne servit

qu'à irriter davantage le comte, qui s'écria avec emportement :

—Il faut en finir. Oncques ne supporterai en mon castel semblables disputes et vilenies.

Et il sortit, le front soucieux, l'œil méchant, le poing crispé. Il demanda un cheval à son écuyer, le monta, franchit le pont-levis sans mot dire et dévala vers le bourg.

Il allait aux fours à chaux.

III

LA SAINTE MESSE

Quand le châtelain revint, il avait l'air joyeux. Son épouse crut qu'il venait de faire une promenade matinale et que les parfums du printemps lui avaient rasséréné le front et l'esprit. Elle en remercia Dieu.

—Où est mon page Loys? fit le comte.

Le gentil page, encore tout abasourdi de l'aventure, arriva promptement.

—Voulez-vous être mon fidèle messager? lui demanda son maître en essayant un sourire.

—Oui, messire, de grand cœur !

—Eh bien ! allez, damoiseau, au delà du village. Vous trouverez en un bois moult ouvriers, qui cuisent la chaux. Vous leur demanderez si mes ordres sont exécutés. Avez-vous compris ?

—Oui messire.

Et Loys prit son toquet pomponné, essuya ses hauts-de-chausses, arrangea son pourpoint, attacha son aumônière à sa ceinture, et partit.

Depuis quelques heures à peine, le soleil avait inondé la campagne de ses rayons de lumière et de chaleur. Les germes de la vie végétale en profitaient pour naître et croître. Les oiseaux, dans le feuillage, gazouillaient leurs doux refrains.

En sortant du château, Loys avait saisi son rosaire. Et, tout en marchant et priant, il admirait les beautés de la création. C'était un moyen excellent d'élever aussi son âme à Dieu.

Sur le coteau qui descendait du castel, à mi-chemin, une statue de la Vierge était abritée par deux chênes. La piété lui avait

fait là une demeure, sous le chaume et la verdure. Les passants avaient l'habitude de s'approcher et de réciter leurs patenôtres devant la mère de Dieu et des hommes. Des guirlandes de fleurs printanières commençaient à orner sa tête virginale. A ses pieds, d'énormes bouquets embaumés étaient déposés. Hommages de foi et d'amour !

Loys fit une station, courte mais charmante, à cet endroit. N'ayant pas de fleurs à offrir, il présenta et dit plusieurs dizaines de ses *Ave Maria*. Et, après un salut à sa céleste Protectrice, il reprit la descente de la côte et parvint au hameau.

Les cloches de la petite église résonnaient lugubrement. Loys pensa au glas qui sonne l'agonie. C'était une messe pour un défunt.

Il entra. Sous le porche, il vit un pauvre qui lui tendait la main. Il fouilla dans son aumônière, en retira quelques sols et les donna au mendiant.

—Dieu vous garde, gentil page !

Il s'avança vers l'autel. Les murailles étaient tendues de draperies noires. Au

milieu de la nef, un catafalque représentait la bière du défunt, pour lequel on allait chanter ce service funèbre. C'était un vieux prêtre de la paroisse, décédé quelque temps auparavant.

Loys s'agenouilla sur les dalles et pria.

—Je puis bien, se dit-il, assister au Saint-Sacrifice. Mon message ne presse pas. La prière pour ce trépassé presse davantage.

Les chants commencèrent. Chants tristes, mais qui consolent et fortifient l'âme en lui parlant de la miséricorde de Dieu, qui donnent la résignation et font bénir le *Père qui est au ciel.* La messe se célébra avec la solennité accoutumée.

Le page resta jusqu'à la fin, priant avec les fidèles. Il se sentait heureux. Il lui semblait que l'âme, délivrée des flammes du Purgatoire, lui souriait en le remerciant et lui disait que sa bonne action serait récompensée par Dieu !...

Quand l'office fut terminé, après un dernier *De Profundis*, il se retira et continua sa route.

Il allait maintenant, vif et gai, en fre-

donnant comme un rossignolet sauvage. Il dépassa, sur le chemin, les paroissiens qui venaient de payer un dernier tribut de reconnaissance à leur ancien pasteur.

—Bonjour, mes bonnes gens, leur dit-il.

On répondit aimablement à ses propos, car il était fort connu et aimé dans la contrée, et on lui demanda où il allait.

—Ne vous inquiétez pas, je porte petit message.

Il arriva bientôt au bois indiqué. Il aperçut des ouvriers paraissant fort affairés et comme préoccupés et inquiets de leur travail. Une certaine odeur nauséabonde se dégageait de cet endroit peu rassurant.

—Quels ordres a pu donner mon seigneur à ces hommes, qui semblent mal faire ? se demanda le jeune page. Mais nul besoin n'ai de m'occuper de sa conduite. Accomplissons plutôt sa volonté. C'est la sainte obéissance qui l'ordonne.

Et s'approchant du groupe, qui le regardait avec défiance, il dit :

—Mon maître, le comte Jehan, vous demande si ses ordres sont exécutés.

—Vous répondrez, firent ses interlocuteurs—tranquillisés—que les ordres du maître ont été exécutés.

Le page les salua moult gentiment et s'en fut.

IV

LE DOIGT DE DIEU

Quand Loys eut quitté le comte, celui-ci arpenta fièvreusement la grande salle lambrissée où il se trouvait. Ce n'était point remords, c'était impatience. Il voulait savoir immédiatement le résultat de son crime. Il lui tardait d'apprendre la mort du page.

Il n'avait nulle crainte au sujet de sa disparition. Il dirait que, l'ayant dépêché au loin pour une affaire importante, il ignorait si Loys était tombé entre les mains des bandits qui infestaient la forêt.

Et il restait là, frappant sourdement les dalles de ses talons.

Au bout d'une heure, Gaspard vint à passer sous les fenêtres.

Le comte pensa :

—Ce doit être terminé. Gentil Loys est maintenant à rôtir. Que Satanas ait pitié de lui ! Mais envoyons l'ami Gaspard pour nous en assurer, nous serons plus tranquille.

Il appela le page qui ignorait encore le départ de son rival.

—Beau damoiseau, lui dit-il, vous serai bien aise de me rendre service.

—Parlez, messire, oncques ne vous déplairai.

—Allez au delà du bourg et informez-vous, près de vilains faisant cuire la chaux, si mes ordres sont exécutés.

—Bien le ferai, messire, pour vous être agréable.

Et le page partit en courant.

Devant la Vierge, point ne s'arrêta. Près de l'église, il entendit des chants de *Requiem* et passa outre. Ces airs lui faisaient froid dans le dos.

—Brrr ! fit-il. Par ma future barbe ! il ne fait pas bon ici.

Il arriva bientôt près des fours à chaux. On semblait l'attendre.

Mais à peine eut-il ouvert la bouche pour annoncer son message qu'il fut appréhendé, garrotté, baillonné et jeté dans un brasier.

Il n'eut pas le temps de pousser un cri, de faire un mouvement, de se recueillir. Il brûlait au milieu de souffrances atroces. Le diable dut rire jaune.

Voilà pourquoi, quand Loys apparut, calme et joyeux, quelques instants après, les manouvriers le renvoyèrent en disant :

— Allez dire à votre maître que ses ordres sont fidèlement exécutés.

Le pieux et doux page avait été sauvé d'une mort affreuse par l'assistance au saint sacrifice de la Messe.

Le comte Jehan, à sa vue, fut bouleversé.

— Et Gaspard ? demanda-t-il.

— Point ne l'ai vu, messire.

Le comte comprit tout. Ce fut pour lui le coup de la grâce : *Digitus Dei est hic !*

Il se convertit, vécut chrétiennement à l'exemple de sa femme et maria sa fille à Loys. Il protégea ses vassaux et leur fit du bien.

Après sa mort, le sire de Beaulieu gouverna le pays. Et alentour, oncques ne vit châtelain si respecté, ni si aimé.

ALFRED DE BESANCENET.

——(o)——

LE PACTE DE REGINE

Légende saintongeoise

I

La croix de plomb

Tout près du hameau où je suis né, s'élevait autrefois un village.

Une plage unie et des dunes mouvantes l'entouraient d'une ceinture de sable d'or. sur la plage, la mer venait déposer comme un tribut d'écume et d'épaves. Derrière les dunes, dans les terres, un château-fort semblait le protéger.

Là, on était pâtre ou pêcheur. Et les troupeaux et la mer faisaient vivre aisément tout le monde. Les voleurs et les loups venaient bien de temps en temps ravir quelques moutons ; la mer engloutissait bien quelques bateliers ; mais nul ne songeait à laisser la profession de pasteur ou de marin. Chacun se contentait de ce qu'avaient choisi ses ancêtres et de ce qu'il

avait librement accepté, se promettant de léguer à sa postérité ses étables et ses troupeaux, ou sa barque et ses filets.

Ce village, où l'on vivait ainsi, fraternellement unis, malgré la distinction bien tranchée entre les uns et les autres, s'appelait Anchoane.

Sur le rivage, une fillette de quinze ans allait, seule, l'esprit soucieux, les yeux baissés.

Elle avait nom Régine.

Comme la nature ce jour-là, elle était dans son printemps.

Un nuage assombrissait, il est vrai, la beauté de son visage. Parmi les galets de la grève et les grains dorés que la mer lave et polit et affine, au millieu des herbes grasses qui fleurissent entre deux marées, elle cherchait quelque chose.

Sa croix de plomb, brillante comme l'argent, ornement des grands jours, s'était échappée de sa ganse, le dimanche précédent, dans une ronde entre bergères, sur le bord de l'Océan.

L'enfant y tenait beaucoup. C'était pour

elle comme un joyau, qui flattait sa coquetterie, et que la pauvreté de ses parents ne pourrait remplacer.

Soudain, parut devant elle un homme assez grand, plus somptueusement paré que les jeunes seigneurs qui venaient au château voisin. Ses yeux avaient des éclats extraordinaires, qu'on ne pouvait supporter. Il subjuguait et faisait peur.

Régine eut d'abord quelque frayeur.

— Salut, ma belle enfant, dit l'inconnu.

— Dieu vous garde ! messire.

L'inconnu fronça les sourcils et continua, d'une voix mielleuse, en la complimentant de sa chevelure, de ses yeux, de son teint.

Régine était fascinée. Elle eut bien vite raconté son accident et accepté l'offre de l'étranger, qui se montra désireux de partager ses investigations.

La croix fut retrouvée aussitôt. Plus de vingt fois, Régine avait mis le pied, sans la voir, sur la roche où l'inconnu la releva.

En la lui présentant, il lui proposa un échange.

— Pour ce métal qui ne vaut pas deux sols, dit-il, je te donnerai cette bague.

Et il montrait un anneau, enrichi de diamants dont les feux étincelaient.

Regine n'avait rien contemplé de si beau...Elle rougit, se troubla, hésita un moment...Mais bientôt, la convoitise l'emportant sur le bon sens, elle tendit son doigt.

L'inconnu y passa l'anneau...

Depuis, on n'a jamais revu la croix de plomb.

II

L'ANNEAU D'OR

Régine retourna au village. En même temps que son humble bijou, elle avait perdu le peu de modestie, de candeur, de piété, conservé jusque-là. Elle savait qu'elle était belle, elle désirait devenir riche et souveraine, et elle ne se souciait plus de sa religion ni de Dieu.

Elle n'allait à l'église qu'aux jours de fêtes, pour se montrer. Ses compagnes,

devant ce changement inexplicable, la fuyaient, soupçonnant un malheur. Elles ne se trompaient pas.

L'anneau mystérieux troublait l'existence jadis si paisible de la bergère. On aurait dit qu'il la brûlait. La nuit, il répandait une lueur qui lui enlevait tout sommeil. Et pourtant, elle ne pouvait s'en dessaisir, tant le brillant des pierres séduisait son orgueil !

Chaque jour, elle continuait ses occupations de gardeuse, menant paître les brebis au delà des dunes. Elle se dirigeait souvent vers un vallon, ombragé d'yeuses, coupé par un ruisseau qui courait joyeusement à la mer sur un lit de cailloux. Là, elle trouvait le silence et la solitude, non pour élever son cœur à Dieu, comme autrefois, mais pour réfléchir à ses projets ambitieux.

Un soir qu'elle s'y était attardée, dans ses rêves d'avenir, Satan se présenta de nouveau à ses yeux.

— Salut ma fiancée, lui dit-il. Je vois que tu ne m'oublies pas...Mais tu es triste...

— Hélas ! répondit Régine. Un anneau pourrait-il suffire à rendre heureuse ?... J'étais et je reste pauvre. Le troupeau que je surveille n'est même pas à moi...

— Je comprends... Tu voudrais de beaux habits, de l'or, un palais, un royaume... Je le sais. Or, je puis te donner tout cela, à une condition...

— Laquelle ?

— Il te faut promettre de me donner...

— Je n'ai rien...

— Ecoute !

Et, se penchant à son oreille, comme s'il eût craint que la nature ne l'entendît, le Mauvais lui dit tout bas :

— Ton âme !...

Régine ne répondit pas... Elle n'osait se prononcer.

— Tu vois ce castel, ajouta le Tentateur, en montrant le château qui dominait la vallée. Si tu acceptes ma proposition, tu en seras maîtresse avant huit jours.

— J'accepte, fit faiblement la bergère.

— Merci ! hurla Satan, dans une explosion de joie qu'il ne put retenir et qui fit trembler la terre...

La semaine suivante, Régine s'installait au manoir. Le châtelain, vieux célibataire, s'était rappelé, en mourant, qu'elle était sa filleule et l'avait faite son unique héritière.

III

LE TRONE.

Vous croyez que Régine fut heureuse, dans son château, au milieu de ses richesses, de ses atours, de ses valets ?

Détrompez-vous. Comme l'a dit Racine, traduisant Isaïe :

Le bonheur de l'impie est toujours agité.

Après un deuil très court, la nouvelle châtelaine donna des fêtes. Fêtes brillantes, pleines de soucis et de fatigues. Ceux qu'elle y avait attirés s'ennuyèrent vite et partirent.

Ses prairies, ses forêts, ses marais salants, jalousés par ses vassaux les plus riches, lui valurent des procès longs et nombreux. Ses vignes lui donnèrent un vin détestable. Un incendie detruisit ses granges et les dépendances de son château.

Enfin, la nuit, les serviteurs apercevaient

des visions étranges, fantômes et spectres effrayants. Elle-même rêvait de feu, de sang et de mort.

Un soir — c'était en hiver — elle n'y put tenir et se leva. Malgré le froid, elle sortit, traversa la vallée et vint errer sur la plage, où Satan l'avait rencontrée pour la première fois.

La mer était en fureur. Les flots, soulevés par la rafale, mugissaient. Un ouragan se déchaînait, terrible, sur l'Océan.

Régine soupirait et pleurait.

Son maître semblait l'attendre.

— Que veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Le bonheur ! Depuis le jour maudit où j'ai accepté votre anneau, je ne goûte plus la paix que me donnait ma croix de plomb. Je sens comme un poids de feu sur mon cœur...Il me semble que je suis embrasée...

— Déjà ?...Tu te trompes...

— Non...Je veux savourer de nouveau la joie d'autrefois. Voici votre bague, le gage de votre parole. Rendez moi le mien...

— Je vais te le donner...Mais c'est dom-

mage. Je venais justement t'offrir de quoi te rendre heureuse...

— Je ne le crois guère...

— Entends-moi. Il y a, dans une île lointaine, vaste et délicieuse, un roi qui s'ennuie d'être seul. Il a un palais magnifique, d'immenses forêts, un royaume de conquérant. Eh bien ! il cherche une princesse pour l'asseoir avec lui sur le trône...Régine, veux-tu être cette reine ?

La voix de Satan, d'ironique qu'elle était en commençant, s'était faite persuasive comme la tentation, séduisante comme le mirage.

Elle n'eut pas de peine à triompher de la velléité de la jeune fille.

— Soit...Gardez ma croix, je garde votre anneau. Mais quand arrivera ce que vous me promettez ?

Le démon étendit le bras vers la mer.

— Dans quelques instants, fit-il, et il disparut.

Régine perçut alors, à travers le fracas de la tempête, des cris de désespoir.

Un navire en détresse sonnait l'alarme et

sombrait devant elle. Les naufragés arrivaient au rivage, brisés par la lame qui leur cinglait le corps...

Ils furent emmenés au château et confiés aux soins des valets.

C'étaient des envoyés du roi, qui allaient à l'aventure, en quête d'une épouse jeune et belle pour lui.

Réconfortés et désireux de terminer immédiatement leur voyage, ils demandèrent Régine pour leur future souveraine.

Ainsi, la promesse de Satan se réalisait.

Régine voulait régner : elle partit.

Mais, sous sa couronne d'or, elle ne fut pas délivrée de ses tourments. Pour s'en distraire, elle se jeta éperdûment dans les jeux, la danse, la chasse, les plaisirs. Bientôt, lasse d'elle-même et de tout, elle demanda au monarque la permission de revoir le sol natal.

———(o)———

V

MAUMUSSON

Avez-vous réfléchi quelquefois au péché qu'on appelle le désespoir ? En avez-vous considéré toute la malice ? Comprenez-vous pourquoi il est classé parmi les fautes dont le pardon est difficile à obtenir, non parce que Dieu ne peut l'accorder, mais parce que le pécheur ne sait presque jamais le demander ?

Désespérer, c'est en effet manquer volontairement de confiance cnvers la bonté, la véracité et la miséricorde de Dieu. C'est se détourner de Lui, ou, suivant l'cxpression d'un saint, " c'est descendre en enfer. "

Ce fut le péché de Caïn. " Mon crime, se dit-il après le meurtre de son frère, est trop grand pour qu'il me soit pardonné. " Et il est maudit, ainsi que sa race.

Ce fut le péché de Judas. " J'ai péché, annonce-t-il aux prince des prêtres et aux anciens. J'ai livré le sang du Juste. " Et, désespéré, il va se pendre.

Nous allons voir Régine succomber aussi au désespoir. Après cette suprême injure faite à l'Amour infini et que le démon attend, le châtiment ne tardera pas.

Lorsque le navire, qui la ramenait, fut arrivé devant le rivage qu'elle connaissait si bien pour l'avoir tant parcouru,elle se fit débarquer et ordonna au pilote de reprendre aussitôt la mer.

La plage était déserte.

Le soleil se couchait à l'horizon. Son disque, à moitié submergé par la mer, colorait les crêtes des lames, donnant un reflet de pourpre à leur écume d'argent. L'ocre du sable était comme teinté de sang. Sur les rochers, brillait je ne sais quel éclat particulier. Les dunes semblaient s'émouvoir et se mettre en mouvement...

Régine s'était assise sur une pierre, détachée et limée par la vague persévérante. Et triste, la tête entre ses mains, elle songeait...

Elle se rappelait son enfance, si tranquille et si heureuse. Elle revoyait la maison pa-

ternelle, vide depuis son départ et la mort des siens. Son humble troupeau lui apparaissait, doux, bon, plus facile à conduire que les valets des riches et les sujets des rois.

Puis, elle repassait en son esprit son pacte avec le Mauvais, sa vie amère de châtelaine et de reine.

Et, devant ce passé, elle se plaignait et blasphémait. Elle doutait de la clémence de Dieu, oubliant que tous les péchés, à côté de cette Miséricorde, ne sont pas une goutte d'eau à côté de la mer. Elle ne croyait plus à la protection de Marie, "le Refuge des pécheurs." Elle était désespérée.

— Sans doute, pensait-elle, je pleure mon bonheur d'autrefois.. Mais il est trop tard !.. Je ne le retrouverai jamais...

Elle se leva.

Il y avait longtemps déjà que le soleil avait disparu. La nuit était obscure. On entendait des grondements sourds. La mer et le sol paraissaient gémir. L'air était lourd et chargé d'électricité...

Soudain, des hurlements affreux vinrent frapper l'oreille de Régine. On eût dit une meute innombrable. Elle se crut à une de ses chasses favorites, dans la forêt, et inconsciemment elle appela ses piqueurs.

— Me voici ! dit une voix formidable qui la fit tressaillir. Je sonne la curée. Viens. C'est ton fiancé qui t'emmène à ses noces éternelles...

Et Satan, entouré d'une multitude de ses satellites, prit Régine dans ses bras brûlants et, sans s'inquiéter de ses cris, la plaça sur un chariot de fer rouge.

— En avant !

Le char de feu, trainé par les démons, s'élança sur la grève, puis se précipita dans la mer, qui s'ouvrit en un gouffre béant, inconnu jusqu'alors, et ensevelit Satan et sa victime...

L'abîme, depuis ce moment, s'appelle *Maumusson*.

———(o)———

V

L'OMBRE DE REGINE

J'avais dix ans. Age où l'imagination est vive, la mémoire fraîche, l'esprit désireux de savoir. On reçoit facilement les impressions des événements qu'on voit ou qui nous sont rapportés. Leurs traits, plus ou moins saillants, se gravent avec force et se conservent dans notre âme.

L'intelligence n'est pas encore assez développée pour aller jusqu'au fond des choses. On se borne et on se plaît à la surface ou aux apparences.

C'est l'époque surtout où les grand'mamans parlent des fées, des péris, des démons et des anges...

C'est à cet âge-là que me fut conté le drame de Regine. Il m'avait intéressé et effrayé. Chaque soir, dans mon petit lit, je croyais entendre le cri de douleur poussé par la pauvre reine sur son siège ardent, au moment où elle fut entraînée dans l'abîme. Et je frissonnais.

Un matin, ma mère me dépêcha vers un de nos cousins, gardien d'un phare dans les dunes, non loin de Maumusson. C'était pour moi une journée de plaisir. Je partis heureux et chantant.

Mon parent me retint plusieurs heures près de lui et me congédia, dans l'après-midi, après m'avoir fait partager son repas.

Je revins par la côte, courant sur le sable, furetant dans les cavités des falaises, me faisant caresser par la vague qui devenait houleusse.

Je m'amusai ainsi, sans songer que j'avais encore un long trajet à parcourir, que la nuit venait à grands pas et que les nuages noirs, amenés par un vent qui augmentait graduellement d'intensité, annonçaient une bourrasque.

Bientôt tomba en effet une pluie à larges gouttes.

Je vis ma faute, mais il était trop tard.

Néanmoins, en me hâtant, je franchis un kilomètre... Je me sentais trempé.

Je résolus d'attendre un peu, sous la voûte d'une grotte.

Hélas ! les rochers étaient dépassés.

Je gravis le talus de sable et de pieux, qui borde la plage et garantit des envahissements de la mer. Par hasard, je découvris, tout près, une hutte de chaume. Je m'y réfugiai.

C'était un abri contre l'ondée, et non contre le vent. L'ouverture faisait face à l'Océan, qui semblait accourir avec fureur jusqu'à mes pieds.

La tempête redoublait de violence.

Je ne pouvais sortir...Et, en priant, je pensais à ma mère inquiète, à mon père peut-être à ma recherche, au milieu de la tourmente...

Puis, sans y prendre garde, le souvenir de Régine me revint à l'esprit...C'était là, non loin de la place que j'occupais, que Satan était venu la ravir, pour la perdre à jamais...

J'eus peur...

Dans le brouillard, il me semble tout à

coup voir courir sur la mer courroucée une ombre fantastique, pâle comme la mort...

— C'est Régine ! fis-je, en me signant.

Mes dents claquaient.

La gigantesque apparition, vêtue de brumes légères, parut se diriger vers le gouffre, traînant quelque chose dans sa course vagabonde.

A travers le clapotis des vagues et les sifflements du vent, j'entendis comme des cris humains, qui se répercutaient lugubrement dans l'ombre.

Et je m'affaissai sur moi-même, évanoui...

Le lendemain matin, quand j'ouvris les yeux, le soleil éclairait l'Océan calmé.

Je me rendis, fatigué et anxieux, dans ma famille. Mes parents croyaient que j'avais passé la nuit chez mon cousin du phare. Une forte fièvre me força de leur apprendre la vérité.

Le jour même, on annonça qu'un paquebot étranger, dont le pilote s'était noyé, avait été poussé à Maumusson et y avait péri avec son équipage...

Toute légende a un fond historique, tout bon conte a une portée morale.

Que de jeunes filles perdent leur innocence et leur bonheur, parce qu'elles ouvrent l'oreille aux promesses trompeuses du tentateur !

L'orgueil avait aveuglé la pauvre Régine, il en aveugle beaucoup d'autres, qui oublient ces paroles du sage :

La modestie est la plus belle parure.

FIN

LE PÈRE

Devant le petit chalet, tout ensoleillé dans un brin d'or printanier, Rollin s'arrêta, essoufflé.

Il avait arpenté fort vivement la route poudreuse. Soudain léger, guilleret, rajeuni, heureux, en l'envahissement d'une joie vague qui lui avait gonflé les poumons, rendu alertes ses vieilles jambes, il releva sa tête comme après une victoire.

De la sorte, il avait franchi presque sans fatigue les trois quarts de lieue qui séparaient la station ferrée et le Chalet-Rouge ; mais, à présent,— qu'était-ce ?— il se sentait arrivé ou but de son voyage, rompu tout à coup, et l'âme inquiète, confuse.

Et puis, ce joli château, frais et brillant, dissimulant sa base dans des bouquets de verdures pâles, fraîches écloses avec les premiers matins de soleil ; ce bâtiment coquet, aux briques rouge clair, aux ardoises du toit luisant comme des miroirs sous les rayons lutins, aux fenêtres révélant des opulences de tentures, tout cela en imposait

au pauvre Rollin, dont l'apparente misère faisait contraste avec ce coin d'élégance et de fraîcheur.

L'homme portait un vieux chapeau roussi, déformé de bords, mal assujetti sur son crâne blanc de vieillesse ; sa "jacquette" montrait la corde, luisait aux omoplates et aux coudes et manquait de boutons ; son pantalon laissait voir de larges pièces et des reprises maladroites ; ses souliers bâillaient à la couture des semelles ; et il n'était point jusqu'à sa barbe, dont les poils blancs s'entremêlaient de poils noirs, qui ne parût sale et pauvre !

Jamais Rollin ne s'était senti aussi triste d'être misérable, car voilà qu'il avait honte à présent, de sa misère, et qu'il s'avouait une peur bien définie d'entrer là dans cet immeuble luxueux, — d'y entrer avec ses bottines éculées et ses vêtements de vagabond.

Pourtant, le Chalet-Rouge abritait sa fille Jeanne.

II

Rollin avait une vie navrante et une histoire compliquée.

Jadis riche, il s'était vu complètement ruiné, tout net, quelque temps à peine après son mariage, et réduit à la mendicité d'abord ; il avait connu, bientôt, la misère absolue.

C'est dans les langes du pauvre que son enfant était née.

Sa femme faisait de la broderie, pour aider à leur subsistance, et ne pouvait s'occuper de la fillette ; on la mit en pension, moyennant une redevance modique, chez des campagnards, où elle resterait tant qu'elle n'aurait pas atteint l'âge où les enfants ne réclament plus les soins de toute minute. Les deux premières années, le prix de la pension fut payé, tant bien que mal, par les parents qui traînaient le boulet de gêne noire. Puis, ce fut tout.

Rollin se trouva dans l'impossibilité d'envoyer ne fût-ce qu'un peu d'argent aux

nourriciers de la petite Jeanne. Il n'osa plus écrire, ne donna plus signe de vie. Sa femme et lui ne mangeaient pas de pain tous les jours.

Il crut trouver ce pain hors de France, quitta le pays natal et gagna l'étranger, espérant pouvoir amasser là-bas les redevances en retard, trouver peut-être un emploi qui lui permît de reprendre sa fillette auprès de lui. On l'avait trompé. Il suivit au dehors, les étapes du malheur, et finit après des années de faim, par voir mourir de privations, dans une autre patrie, la mère de Jeanne, sa dernière consolation.

Vieilli, accablé, Rollin continua de battre le pavé et de chanter la mélopée des ventre-creux sur le sol étranger, tellement énervé, amolli par la douleur, qu'il n'eut pas même le courage de se faire rapatrier.

Un jour, pourtant, cette idée lui vint; il remit le pied sur la terre de France, s'inquiéta de ce qu'était devenue Jeanne, et apprit qu'elle avait été adoptée par les châtelains du village où vivaient ses nourriciers.

Alors le père n'eut qu'une idée fixe, obsédante : reprendre son enfant à ces étrangers, la garder près de lui, retrouver en elle le souvenir de sa mère, non pas le souvenir douloureux qui lui cuisait au cœur, mais le souvenir consolant, qui eût engendré presque une résurrection morale.

Une fois, il écrivit à l'adresse qu'on lui avait donnée, et — bonheur inespéré ! bonheur inouï ! ce fut la fillette qui lui répondit, — froidement certes, mais en l'appelant " mon père "... Elle n'ignorait pas que son vrai père n'était pas l'autre !...

Rollin écrivit de nouveau ; sa fille lui répondit encore, dans la même gamme de respects solennels. Mais il s'en apercevait à peine, n'étant plus qu'à une pensée. Il ne vivait plus seul, un autre être lui était lié ; il avait une raison de vivre !

Quand il gagna soixante-quinze francs par mois, il se trouva riche, estima pouvoir reprendre sa fille, et partit pour le Chalet-Rose, l'esprit plein d'horizons consolants, entrevus dans des flottées d'éclatante lumière !

Jeanne devait avoir douze ans ; ce serait une petite demoiselle.

III

Après bien des hésitations, Rollin gravit le perron et sonna timidement.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le domestique qui lui parlait ainsi, le dévisageait avec défiance comme il eût regardé un vagabond ; Rollin, avec des accents obséquieux, demanda s'il ne pouvait s'entretenir de courts instants avec M. de Rieux, le châtelain.

— Comment vous nommez-vous ?

— Rollin, monsieur......

— Attendez là......je vais voir......mais je ne pense pas que M. de Rieux soit visible.

Rollin resta droit planté dans le vestibule sonore, tandis que le domestique s'éloignait ; presque simultanément, un homme assez grand, sec, la mine austère, dessina sa silhouette dans le jour du fond, puis s'approcha, à pas lents.

— C'est vous, monsieur Rollin !

.........Vraiment !......... Ah !... charmé de vous connaître, monsieur. Entrez donc !...

Grave et poli, — même avec des nuances douces dans la voix, M. de Rieux fit pénétrer Rollin dans une antichambre richement meublée. L'autre tournait son chapeau roussi avec embarras, osait à peine marcher sur le tapis mœlleux où ses souliers plaquaient de larges taches grises. Et quand M. de Rieux lui demanda : “ Alors c'est pour voir la petite ? ” il murmura tout doux, dans un souffle, comme un pauvre honteux qui demande l'aumône : “ Oui monsieur. ”

Le châtelain entr'ouvrit la porte et cria :

— Jeanne !

Une mince voix fluette, argentine d'inflexions, riposta :

— Oui papa !

Puis, la fillette parut, rieuse, les pommettes roses, les yeux pleins de vie, en criant :

— J'ai fini par attraper le papillon bleu.

En apercevant Rollin, elle eut une petite

moue apeurée, et se serra contre M. de Rieux, qui scanda :

— C'est monsieur...

On lui avait fait la leçon ; elle inclina la tête comme une grande demoiselle dans un salon mondain, et fit sur un ton très-raide : " Mon père ! "

Le vieux pauvre murmura : " Mad...Mademoiselle Jeanne...en une sorte de balbutiement.

Ce fut un lourd silence. L'enfant craintive restait près de M. Rieux, contemplant, en dessous, ce loqueteux, presque patibulaire de mine. Le châtelain crut devoir articuler :

— Voulez-vous prendre quelque chose ?... après ce voyage...

Mais le vieil homme, qui paraissait suffoqué, dit : " Non, non,...merci ! " en battant en retraite vers la porte.

Il entendit encore la voix fluette prononcer : " Bonjour mon père ! " et tandis que M. Rieux répétait poliment : " Venez la voir, de temps en temps, vous serez le bienvenu ! " il se trouva dehors.

De l'autre côté de la route, la grande

plaine, étalant sa vie féconde, chantait l'hosanna de la rénovation, sous le grand soleil de mai.

Lentement, Rollin continua, les paupières humides, l'échine basse, le cœur anéanti, et, dans un rêve lucide, pas douloureux, il voyait des fossoyeurs, creusant sa tombe.

——:o:——

La première messe funèbre

POUR

LOUIS XVI

Dès la nuit même qui suivit la mort du roi, l'adorable sacrifice fut offert pour l'âme de la noble victime. On ne lira pas sans une vive et religieuse émotion les détails de cette scène lugubre.

Le 21 janvier 1793, vers les dix heures du soir, au moment où rentrait chez elle une vieille dame qui venait d'acheter, au faubourg Saint-Martin, une boîte d'hosties pour la célébration des saints mystères, un homme qui l'avait suivie était resté immobile, occupé à contempler la maison où elle demeurait. Elle se hâta d'entrer ; puis, saisie d'effroi, elle s'assit avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard.

— Cachez-vous ! cachez-vous ! lui dit-elle : car malgré que nous sortions bien rarement, nos démarches sont connues et nos pas sont épiés.

— Qu'y a-t-il de nouveau ! demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

— L'homme qui rôde autour de la maison depuis quelques jours m'a suivie ce soir.

A ces mots, les trois habitants de cette pauvre masure se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages le signe d'une terreur profonde. Le vieillard était le moins agité, peut-être parce qu'il se savait le plus en danger. Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient aisément deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude.

Le vieillard était un prêtre, et les deux nobles femmes étaient des religieuses.

— Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs ? dit-il à voix basse. S'il a voulu que je fusse sauvé de la boucherie des Carmes, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. C'est de vous et non de moi qu'il faut s'occuper.

— Non, dirent les deux vieilles dames.

— Voici, reprit celle qui arrivait, et qui

tendait la petite boîte au prêtre, voici les hosties. Mais, s'écria t-elle, j'entends quelqu'un monter les degrés.

A ces mots, tous trois se mirent à écouter. Il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme dans l'escalier. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et une des deux religieuses jeta promptement quelques hardes sur lui.

— Vous pouvez fermer, sœur Agathe ! dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché, que trois coups frappés sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles ; elles se consultèrent des yeux sans oser prononcer une parole ; elles demeurèrent muettes, ne connaissant d'autre défense que la résignation chrétienne. Interprétant ce silence à sa manière, l'homme qui demandait à entrer ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux pauvres religieuses frémirent en reconnaissant en lui le personnage qui, depuis cinq ou six jours, rôdait autour de la maison, et semblait prendre des informations sur leur compte. Elles

restèrent immobiles en le contemplant avec une curiosité inquiète, et saisies de stupeur.

Cet homme était de moyenne taille et un peu gros, mais rien dans sa démarche, dans son air ni dans sa physionomie, n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, semblaient servir de lit aux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre ; il y avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était très-modeste, et quelques morceaux de bois entassés dans un coin attestaient la pauvreté des deux recluses. Une relique, sans doute sauvée du pillage du couvent dont on les avait chassées, était placée sur le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode achevaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée faisait conjecturer qu'il existait une autre chambre.

L'inventaire de cette cellule fut fait en deux secondes par le personnage qui s'était introduit sous des auspices aussi sinistres au sein de ce logis. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure et il jeta un regard de bienveillance sur les deux recluses. Il paraissait au moins aussi embarrassé qu'elles, et l'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura une minute environ. Mais il finit par deviner la frayeur des deux pauvres créatures, et alors il leur dit d'une voix douce et timide :

— Je ne viens point ici en ennemi, mes sœurs. S'il vous arrivait quelque malheur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous.

Elles gardaient toujours le silence.

— Si je vous importunais, si...je vous gênais, parlez librement, je me retirerais ; mais sachez que je vous suis tout dévoué, que s'il est quelque bon office que je puis vous rendre, vous pouvez m'employer sans la moindre crainte. Parlez !

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe sembla lui indi-

quer une des chaises comme pour le prier de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse, en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles furent assises.

— Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté et qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes.

— Mais, monsieur, dit vivement la sœur Marthe, nous n'avons pas de prêtre ici...

— Il faudrait avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et en y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et...

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignait sur les visages des deux pauvres femmes lui fit craindre d'avoir été trop loin. Elles étaient tremblantes et leurs yeux se remplirent de larmes.

— Rassurez-vour, leur dit l'inconnu d'une voix franche, je sais le nom de votre hôte et les vôtres. Il y a cinq jours que je suis ins-

truit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de...

— Chut ! dit naïvement la sœur Agate en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs, que si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais pu l'accomplir plus d'une fois.

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

— Je ne saurais croire, monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi ?

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage, qui était venu animer cette scène de misère et de résignation, contempla un moment le groupe que formaient ces trois êtres, et prenant un ton de confidence, il s'adressa au prêtre en ces termes :

— Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire, pour le repos de l'âme... d'un... d'une personne dont le

corps ne reposera jamais dans la terre sainte à ce que j'ai ouï dire.

Le prêtre frissonna involontairement ; les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, dans l'attitude de la curiosité. L'ecclésiastique examina l'étranger. Une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure, et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

— Eh bien ! répondit le prêtre, ce soir, à minuit, revenez ; je serai prêt à célébrer le seul sacrifice que nous puissions offrir en expiation du crime.

L'infortuné tressaillit, mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète, et après avoir salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses.

Environ deux heures après cette scène, l'inconnu revint ; et, après avoir discrète-

ment frappé à la porte, il fut introduit par Mlle de Charost.

Elle le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit où tout avait été préparé pour la célébration du plus auguste des mystères.

Entre deux tuyaux de cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode vermoulue dont les contours antiques étaient ensevelis sous un devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ivoire à croix d'ébène, attaché sur un mur jaune, en faisait ressortir toute la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre petits cierges fluets, que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé, en les scellant dans la cire jaune qui s'était refroidie subitement, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur.

Rien n'était moins pompeux, et cependant rien, peut-être, ne fut plus solennel que cette lugubre et mystérieuse cérémonie.

Un profond silence répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne, et la grandeur de l'action contrastait si forte-

ment avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les sœurs étaient agenouillées sur la brique du plancher sans s'inquiéter de son humidité mortelle.

Elles priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé, sans doute, du pillage de l'abbaye de Chelles.

L'inconnu vint pieusement s'agenouiller près des deux religieuses.

Mais, tout à coup, apercevant un crêpe au crucifix, — car, n'ayant rien pour annoncer la distinction de cette messe funèbre, on avait mis en deuil l'image même de l'Auguste Victime, — il fut assailli d'un souvenir si cuisant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène allaient célébrer un *obit* sans le corps du défunt, intercéder auprès de Dieu pour un roi de France et faire son convoi sans cercueil. Toute la monarchie était là dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles.

Peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par un homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il faisait acte d'immense repentir.

Il y eut un moment où les pleurs le gagnèrent ; ce fut au *Pater*. Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long de ses joues et tomber sur le plancher.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit signe aux deux religieuses qui se retirèrent. Alors se trouvant seul avec l'inconnu, il alla à lui d'un air doux et triste.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix paternelle, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, prenez confiance en mes paroles. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi sincère que le vôtre parait être.

Aux premiers mots du prêtre, l'étranger eut un frisson d'horreur, mais reprenant une contenance calme :

— Mon père, dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé hier.

— Je dois vous croire, répondit le prêtre. Puis, comme s'il voyait en cet homme un de ces conventionnels peureux qui livrèrent la tête du roi pour sauver la leur :

— Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas pour être absous de ce crime de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui devaient défendre le roi de France en rendront compte au Roi des cieux.

— Vous croyez donc, s'écria l'inconnu plein d'épouvante, qu'une participation indirecte sera punie ?

— Oui !

— Le soldat commandé pour former la haie est-il donc coupable ?

— Non.

L'étranger sembla prendre cette dernière réponse pour une solution favorable à ses doutes cruels et, sans insister davantage, il dit au prêtre :

— Je rougirais de vour offrir un honoraire pour le service funèbre que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du Roi. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix.

Daignez donc accepter le présent que je vous fais d'une sainte relique. Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.

A ces mots, il lui mit dans la main une petite boîte que le prêtre prit involontairement, tant la solennité des paroles de cet homme et le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans l'étonnement.

En rentrant dans la pièce où les religieuses les attendaient, il leur dit :

— Vous êtes dans cette maison plus en sûreté qu'en aucun lieu de France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous atteindrez sans danger des jours mauvais... Dans un an, au 21 Janvier — et ce disant, il frissonna de la tête aux pieds — si vous adoptez ce triste asile, je reviendrai assister à la messe expiatoire...Il n'acheva pas et, jetant un dernier regard sur les preuves évidentes de leur indigence, il salua les trois reclus et sortit.

Cependant le mystérieux présent si solen-

nellement fait par cet homme était là sur la table, et les trois figures inquiètes trahissaient une irrésistible curiosité. Melle de Charost y trouva un long mouchoir de batiste très-fin. Il était souillé de quelques taches de sueur. Après l'avoir examiné avec plus d'attention, ils y reconnurent de petits points presque noirs, comme si ce linge avait reçu des éclaboussures.

— C'est du sang ! dit le prêtre d'une voix profonde.

Pour les deux sœurs, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable ; quant au prêtre, dès ce jour, il ne tenta pas de se l'expliquer. Mais au plus fort de la Terreur, ils s'aperçurent qu'une main protectrice était étendue sur eux. Ils reçurent du bois, du linge, des vêtements et des provisions. Malgré la famine qui pesa à cette époque sur Paris, des rations de pain blanc furent chaque jour déposées à la porte de leur taudis par des mains presque invisibles et tout à fait inconnues.

Aussi, soir et matin, les nobles habitants

du grenier, ne doutant pas que leur protecteur ne fut le personnage venu, le 21 janvier, prier avec eux, faisaient des vœux pour son bonheur et pour son salut ; ils parlaient souvent de lui et ils attendaient impatiemment la nuit de l'anniversaire, pour lui offrir leurs actions de grâces.

Cette nuit arriva.

A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois. L'autel était dressé, tout était prêt.

Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance et s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Melle de Charost descendit même quelques marches et salua l'étranger de ces mots, dits tout bas, mais non sans émotion :

— Venez, venez, l'on vous attend.

— L'homme leva la tête, regarda la religieuse, mais ne répondit pas. Elle sentit comme un vêtement de glace tomber sur elle, et à l'aspect de l'inconnu, la reconnaissance presque, et à coup sûr la curiosité, expirèrent dans tous les cœurs.

Les pauvres reclus avaient compris : cet

homme voulait rester un étranger. Ils se résignèrent. Il entendit la messe, pria et disparut après avoir répondu par quelques mots de politesse, mais négative, à l'invitation de partager une petite collation préparée pour le recevoir.

Jusqu'au rétablissement du culte catholique, la même messe expiatoire se célébra mystérieusement. Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte, ils ne revirent plus l'inconnu. Les deux sœurs religieuses, de haute naissance, et le prêtre, que ses mérites et sa réputation mettaient en contact journalier avec plusieurs familles du faubourg St-Germain, racontèrent bien à leurs proches et amis leurs moyens d'existence pendant la Terreur, la main de Dieu qui les avait protégés, la messe expiatoire, etc ; mais l'homme qui avait prié avec eux pour le roi restait dans leur souvenir comme une énigme.

Quel était donc cet homme ?

Son petit-fils l'a déclaré dans ses *Mémoires* : C'était SANSON, *le bourreau !*

PILATE

Dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, un jour d'avril, vers le coucher du soleil, un voyageur s'arrêta devant une petite cabane de pêcheur, sur les bords du lac de Lucerne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village d'Hergyswill.

Ce voyageur était un homme d'un certain âge, d'une taille élevée, maigre, le teint basané; il avait les cheveux noirs, le nez aquilin, l'œil vif et perçant, les lèvres minces, le front bas et carré. Il portait une tunique de laine brune et un ample manteau blanc.

Un serviteur, vêtu comme un ancien soldat, l'accompagnait.

Ni l'un ni l'autre n'étaient armés.

Le maître ayant tiré sur la bride, arrêta son cheval, et, mettant pied à terre, il dit avec un accent qui trahissait une grande lassitude :

—Nomentanus, je n'irai pas plus loin!

Et quand son serviteur, ayant attaché les chevaux à deux sapins, fut venu se placer à

son côté, sur un petit tertre d'où l'on voyait le merveilleux paysage que formaient le lac aux vagues mignonnes diaprées d'argent, la plaine couverte de forêts, les Alpes colossales élevant leurs cimes altières dans le ciel, celui qui venait de parler poursuivit :

—Ah ! Nomentanus, vois combien nous sommes éloignés de Rome ! Nul être humain n'a gravi ces montagnes, n'a exploré ces solitudes ! Ici je n'entendrai plus cette voix qui me reproche mon crime... Ici, nul ne reconnaîtra en moi le malheureux Pontius Pilatus, le meurtrier du Juste !

Comme il achevait ces mots, la porte de la cabane du pêcheur s'ouvrit et laissa passage à un jeune homme, petit, robuste et dont le visage offrait le type allobroge dans toute sa pureté.

Ses cheveux blonds étaient coupés ras, mais uue moustache épaisse et soyeuse ombrageait sa lèvre supérieure. Le grand air avait hâlé ses joues et bruni son front ! ses yeux, d'un azur brillant, dardaient un regard à la fois doux et ferme. Un saie en peau de chèvre enserrait son torse vigoureux.

A la vue des deux étrangers, il fronça le sourcil et fit un mouvement de surprise. Mais il approcha, et dit, en latin, avec un accent un peu rude, quoique d'un ton fort doux :

— Romains, soyez les bienvenus !

— Comment sais-tu que nous sommes Romains ? s'écria vivement Nomentanus.

— Merci à toi qui me souhaite la bienvenue ! dit Pilate avec dignité.

Et il ajouta :

— Qui donc t'a appris notre langue, enfant de ces forêts sauvages ?

L'Allobroge s'inclina modestement et répondit :

— J'ai combattu sept ans sous les enseignes romaines. J'ai fait partie de la légion qui tenait garnison en Judée.

— Quoi ! s'écria Pilate en pâlissant.

— Oui, seigneur, je fus témoin de la plus grande iniquité qui ait été consommée depuis que les dieux ont créé le monde...

— Es-tu Nazaréen ? l'interrompit Nomentanus.

— Je ne le suis pas, mais j'ai vu mourir

le nommé Jésus et, depuis lors, ayant déserté mon drapeau, je suis revenu en ce pays où je n'ai retrouvé ni famille, ni amis, où je vis, triste, solitaire, gardant le souvenir du jour où j'allai chercher cet homme au-delà du torrent de Cédron, dans un jardin planté d'oliviers, et où je l'accompagnai, d'étape en étape, jusqu'au sommet du Golgotha... J'étais de la centurie de Cassius, qui frappa son cadavre d'un coup de sa lance...Oh ! si Jésus était vraiment le fils de Dieu !...

Pilate le regarda bien en face, et lui dit :

— Jeune homme, n'as-tu jamais vu le préfet de la Judée ?

— Ponce-Pilate ? Je le vis, assis sur son tribunal que les juifs nommaient Gabbatha; mais ma mémoire s'est refusée à garder le souvenir de ce juge impie...

— Tu l'accuses, dit Pilate.

— Oui, sans doute, car il n'a condamné le Juste que dans la crainte de déplaire à César.

L'exilé sourit tristement, et se tournant vers Nomentanus :

— Donnes-moi mes tablettes, lui dit-il.

Il ajouta, en s'adressant à l'homme :

— Accorde-moi l'hospitalité pour deux heures, lui dit-il.

— Ma maison est la vôtre pour tout le temps qu'il vous plaira de l'habiter, répondit le jeune homme.

Pilate entra dans la misérable hutte, il s'assit sur une grosse pierre, unique siège qui s'y trouvât, et, s'appuyant sur une planche, il écrivit la lettre suivante :

" Au sénateur Cornélius Pudens, Pontius Pilatus, exilé, salut.

" C'est des confins du monde civilisé, Cornélius, que celui qui fut autrefois votre ami vous adresse cette lettre, la dernière qu'il veuille écrire, et qui est comme son testament de mort. La voix publique vous a sans doute appris qu'exilé par César, je cherche vainement un endroit où je puisse reposer ma tête, et que je suis condamné, par le cruel destin, à fuir les lieux qu'habitent les hommes. Je traine partout avec moi un remords qui m'oppresse, un souvenir qui m'écrase, et je souffre mille fois plus que les plus coupables suppliciés du Tartare.

" C'est vous que je choisis pour confident de ma peine, car je sais, Cornélius, que vous y compatirez parce que vous êtes le disciple secret de l'Etre extraordinaire qui fut ma victime.

" Oui, depuis le jour maudit où, cédant à une lâche faiblesse, je condamnai Jésus de Nazareth à périr sur l'infâme gibet; depuis ce jour où, m'effrayant des vociférations de la multitude vile, et craignant de déplaire à César en arrachant la vie à celui qui disait que son royaume n'était pas de ce monde, je n'ai pas dormi une seule nuit un sommeil paisible, toute félicité s'est éloignée de moi, mes parents, mes amis se sont écartés, et je suis resté seul, isolé, couvert d'opprobre et justement frappé de réprobation.

" A l'heure même où du haut du Gabatha, je prononçai l'exécrable jugement, en me lavant les mains du sang innocent— ô dérision! — mon épouse Claudia Procla fuyait de ma maison, abandonnant à la solitude honteuse le magistrat inique dont elle repoussait désormais le nom entaché d'ignominie.

"J'ai lutté assez longtemps. Partout, le mépris me poursuit et m'accable. Ici même, au sein de cette contrée hospitalière, perdue aux confins de l'univers habité, j'ai vu se dresser devant moi un accusateur, un témoin de la mort de Jésus, un homme qui me chassera de sa maison, quand il saura que je suis Pilate, et qui pourtant n'en chasserait pas l'assassin de sa mère !

"Je veux donc en finir avec cette existence intolérable. Dans une heure, j'aurai dit adieu à la vie. Nomentanus vous portera cette lettre. Disposez de mes biens en faveur des esclaves et des pauvres, ne m'oubliez pas, et si vous croyez véritablement que Jésus de Nazareth soit le fils de Dieu, implorez sa pitié pour moi. Je ne puis supporter plus longtemps le fardeau de la vie. Je meurs ne croyant plus à rien, dans l'angoisse, dans le désespoir, et je cherche dans la mort l'anéantissement ! Que trouverai-je au delà des portes du tombeau ? Adieu, Cornélius."

Quand il eut achevé cette lettre, qu'il

scella de son cachet, Pilate la remit aux mains de Nomentanus en lui disant :

— Pars, Nomentanus : porte cette lettre à mon ami Cornélius Pudens...Tu m'as bien servi, tu seras bien payé. Adieu.

— Maître...balbutia l'affranchi...

— Silence ! Pars, te dis je, et ne retourne pas la tête.

Nomentanus, épouvanté, obéit. Il sortit. On entendit les hennissements des chevaux, puis le cliquetis de leurs fers sur les cailloux du chemin, puis ce bruit s'éteignit peu à peu et tout rentra dans le silence.

L'Allobroge servit à son hôte un quartier de daim rôti, mais Pilate refusa de manger, et resta absorbé dans une sombre méditation. Tout à coup, il tressaillit. Il venait de voir, suspendu à la paroi, en face de lui, une croix formée de deux fragments de bois attachés avec un cordon de laine.

— Quoi ! tu es donc Nazaréen ? s'écria-t-il en jetant un regard farouche sur le jeune homme.

— Non, répliqua brièvement celui-ci ;

mais toi, poursuivit-il avec fermeté, qui donc es-tu, étranger ?

Le Romain eut aux lèvres un sourire d'indicible amertume et répondit :

— Tu me maudiras comme les autres, quand tu sauras mon nom : Je suis Ponce-Pilate.

L'Allobroge poussa un cri guttural ; il s'élança d'un bond vers la porte, l'ouvrit violemment et, se retournant vers l'exilé, il lui dit avec un mépris écrasant :

— Homme, va-t-en ! j'abriterais sous mon toit le plus infâme criminel, et il me serait sacré s'il était mon hôte, mais toi, le meurtrier du Juste !...Non, j'ai peur que la terre n'ouvre ses entrailles pour nous engloutir tous les deux !...Sors...Je te chasse de ma maison.

Pilate jeta un long regard sur la petite croix qui brillait d'un éclat singulier sur la muraille brunie. Il s'inclina devant l'enfant indompté des montagnes alpestres, et sortit sans proférer un mot.

A peine avait-il posé le pied sur le sable

humide, que le ciel, qui était constellé d'étoiles, s'obscurcit tout à coup : une brume opaque s'étendit, comme un voile de deuil, entre le firmament et la terre : le lac, uni commé un miroir, se souleva en vagues monstrueuses ; une véritable tempête se déchaîna. Le tonnerre gronda ; son fracas éclatant s'unit au sourd mugissement des flots, aux rafales stridentes du vent qui sifflait dans les branches. Des nappes de feu, d'un rouge de sang, s'étendirent d'un bout à l'autre de l'horizon.

L'Allobroge, terrifié, contemplait, du seuil de sa cabane, cette révolte soudaine des éléments, et semblait cloué au sol par une épouvante sans bornes.

Pilate s'enveloppa de son manteau blanc, et gravit un rocher qui surplombait le lac. Il apparaissait comme un fantôme sur la bruyère fleurie ; il marchait résolument, la tête levée, et laissant errer un regard atone sur le spectacle n turel qui s'offrait à ses yeux.

Arrivé au sommet de la roche, il s'arrêta.

Puis, prenant son élan, il se précipita dans le lac. L'eau devint phosphorescente ; elle s'apaisa subitement, s'enfla de nouveau en vagues énormes, monta comme une marée, jusqu'à la cime du roc et se retira, laissant plein de vie, sur le sol, le malheureux qui voulait mourir dans son péché. Pilate se redressa lentement :

— Eli ! Eli !...... s'écria-t-il, d'une voix lamentable.

Il n'osa achever cet appel désespéré que le Fils de Dieu avait lancé au dernier instant de sa cruelle agonie. Il recula devant cette nouvelle profanation.

L'Allobroge était tombé la face contre terre

Une seconde fois Pilate se lança dans le gouffre ; une seconde fois, par un prodige que son aveuglement l'empêcha de comprendre, il fut ramené sur la rive.

Alors, fou de rage, ce misérable qui ne voulait plus vivre et qui ne pouvait pas mourir, leva ses deux bras vers le ciel en vociférant :

— Nazaréen, je ne crois pas en toi !

Il se rua en avant. Son corps disparut dans les flots et, cette fois, y resta enseveli à jamais.

A l'aube, l'azur était sans tache, et l'on voyait sous l'onde claire, au fond du lac, le sable jaune qui brillait, parsemé de cailloux blancs.

II

Dix-huit-cents ans, jour pour jour, après cet évènement, deux voyageurs arrivèrent au petit bourg d'Hergiswil, par la route de Lucerne, et descendirent de leur méchante calèche à la porte de l'auberge luxueuse qui s'élevait sur l'emplacement même de la cabane du déserteur allobroge.

Ils furent reçus par l'hôtelier classique, vêtu de blanc, la toque au poing, le grand couteau à la ceinture ; ils demandèrent une chambre, ordonnant qu'on leur servit un repas confortable. On les pria d'inscrire leurs noms sur un régistre, ce qu'ils firent. Ces noms étaient célèbres.

L'un, qu'il faut nommer Philothée, pour

la même raison qui fit donner à un des Ptolémées le surnom de *Philadelphe*, était petit, un peu trapu ; son visage glabre exprimait la bénignité, la timidité, en même temps que je ne sais quelle audace fanfaronne. Il avait de longs cheveux plats, graisseux, un habit sale, d'une forme cléricale, des manières compassées.

Philothée et Simius, riant très haut des superstitions de cet Helvète incivilisé, allèrent s'asseoir sous les rochers et commencèrent à manger en discourant. Ils mangeaient beaucoup, en gens accoutumés à l'abondance des tables princières, et précisément il parlaient d'un prince avec lequel ils avaient fait plus d'un festin du même genre.

Ils parlèrent aussi beaucoup du livre que Philothée venait de publier et que Philothée tenait pour un chef-d'œuvre. C'était un fort méchant roman, bourré d'érudition mal digérée, déguisé sous le faux titre d'étude historique. Des gens instruits, quoique savants, avaient démontré à l'auteur qu'il ne savait pas le premier mot de ce dont il voulait parler, et qu'il mentait avec une rare impudence

et sciemment, ce qu'il avouait sans vergogne à son ami Simius, auteur lui-même d'un livre monumental où il n'était point question du nommé " Dieu. "

Mais le Dieu de ces personnages ne recommanda-t-il pas de mentir hardiment et toujours ? Tous les moyens ne sont-ils pas excellents pour " écraser l'infâme ? " – Donc le volume de Philothée et le monument de Simius étaient indemnes, et jouissaient du privilège de l'infaillibilité.

— Ce qui n'empêche aucunement, dit Simius avec malice, que nous voilà au bout du monde, et que les quolibets, les huées, les moqueries des uns, tout ainsi que la science irréfutable des autres, nous ont envoyés en ce lieu d'exil où, pour nous achever, nous trouvons un aubergiste qui refuse de nous donner à manger......

Au fait, pourquoi sommes-nous venus à Hergiswyl, mon cher collègue Philothée?

— C'est ici que, d'après une tradition, Ponce-Pilate s'est arraché la vie en se précipitant dans le lac, répondit Philothée, qui devint un peu pâle. Je suis à la piste de

cette tradition, et si je trouve quelques matériaux, j'en ferai l'objet d'un appendice pour mon livre.

— Croyez-vous donc à Pilate ?

—Hé ! oui, il le faut bien, puisque je crois à... à... l'autre.

— Vous l'avez si bien démoli... non Pilate, mais l'autre.

— C'est que, mon cher, il y a tant de sots, d'imbéciles et de poltrons qui ne demandent pas mieux que de croire ce qu'ils croient, et qui trouvent plus commode, plus judicieux, plus récréatif, de préférer un mauvais livre aux Evangiles... J'ai convaincu bon nombre de mes concitoyens, seulement je ne suis pas arrivé à me convaincre moi-même, et j'ai parfois un tout petit frisson de peur, acheva l'estimable Philothée en étouffant un gros soupir.

Sur ces entrefaites, la nuit avait succédé au crépuscule ; depuis longtemps les tasses vides remplaçaient, sur la table desservie, les coupes à champagne et les réchauds en ruolz.

Les deux amis descendirent du rocher

sur la grève et se promenèrent côte à côte en continuant leur conversation.

Accoutumés à tromper, ils tâchaient de se tromper l'un l'autre, Simius déclarant qu'il n'y a rien au-dessus de la matière, que l'homme n'était qu'un singe perfectionné, et la femme un singe dégénéré ; que la doctrine des atomes crochus n'était déjà pas si bête, et qu'il n'adorait, lui, que l'éternel Tout, n'admettant pas qu'on daignât s'occuper de Dieu, dont la simple notion est une entrave aux libertés animales.

Quant à Philothée, il estimait qu'il vaut mieux reconnaître l'existence de Dieu, mais qu'il est convenable de nier sa toute-puissance, attendu que les miracles cités dans l'histoire ne sont que des supercheries ou des illusions. Il brodait là-dessus quelques jolies pages, pour la prochaine édition de son roman.

La nuit était calme et sereine. Le ciel, d'un bleu profond, ruisselait de scintillements. Les arbres frémissaient au souffle d'une brise légère ; le lac, immense nappe polie comme une lame d'acier, réflétait pla-

cidement les étoiles. Au loin, les Alpes, revêtues d'un blanc manteau d'hermine, se dressaient, colossales, avec leurs admirables contours, leurs cimes déchiquetées. C'était enfin une de ces belles nuits de printemps, fraîches, pures et belles, et que l'on aime à passer au grand air.

Tout à coup, le firmament se voila de nuées rousses ; une auréole pourprée entoura la lune qui apparut, au travers des vapeurs, comme un disque de fer rougi au feu. Le lac se souleva en vagues mugissantes. Les arbres craquèrent sous les rafales d'un vent impétueux. La foudre gronda parmi les éclairs livides. Une tempête épouvantable éclata.

Cette transformation eut lieu en moins d'une minute. Lac, rives, rochers, montagnes, villages, tout disparut dans les ténèbres opaques ; c'était le chaos.

Simius et Philothée, transis d'effroi, tombèrent à genoux, muets et tremblants.

A la lueur d'un éclair, ils virent devant eux, à dix pas, debout sur l'eau, qui se creusait comme une conque, une figure

étrange : un être humain, enveloppé d'un manteau blanc, dont les plis entr'ouverts laissaient voir une tunique brune. Il étendait la main vers Philothée. Un affreux ricanement contractait ses traits fortement accentués.

Par trois fois, il apparut ainsi. Enfin, avant de disparaître, il cria, d'une voix forte, vibrante, et qui semblait venir de beaucoup plus loin qu'il n'était :

— J'ai condamné le Fils de l'Homme à mourir, mon crime fut grand..... Mais tu l'as vilipendé et traîné dans la fange, ô Philothée, et ton crime dépasse le mien, car je vois à ton front la trace lumineuse du baptême, et le Dieu que tu as profané eut naguère pour temple ton cœur !.....

— Pilate ! murmura Philothée, fou de terreur.

Et il s'affaissa contre terre, évanoui.

. . . .

Le lendemain, Simius et Philothée s'éveillèrent sur la mousse, au bord du lac.

— Quel rêve affreux, dit celui-ci.

Celui-là, pâle encore, murmura :

— Est-ce un rêve?

Ils se dirigèrent vers l'hôtellerie dont les portes étaient encore fermées. Le garçon vint leur ouvrir et deguisa difficilement sa joie de les voir si blêmes, transis de froid, épouvantés.

Simius demanda qu'on fit la note sur-le-champ et monta à la chambre commune pour y préparer les valises.

Philothée offrit une piécette au garçon en lui disant :

— Mon brave, il a fait grand vent cette nuit, n'est-il pas vrai ?

— Certes, un vent terrible, monsieur.

— Il a plu, il a tonné.

— Un déluge, monsieur !

Philothée lui jeta un regard oblique pour voir s'il ne se moquait pas de lui.

— Monsieur a donc vu l'orage? reprit le Suisse qui semblait curieux et un peu inquiet. Je pensais que ces messieurs étaient allés coucher au Chalet, dans la montagne. Ah ! c'est que chaque année, le Vendredi-Saint, la tempête bouleverse le lac et les vallées, si beau qu'ait été le temps la veille,

et qu'il soit le lendemain.... Et la nuit Ponce-Pilate apparaît avec sa robe de juge, marchant sur le lac, et criant. Il y en a qui l'ont vu et entendu.

— Mais toi ? demanda Philothée.

— Moi ? Jamais !

Philothée, un peu avant de mourir, parla souvent à Simius de cette aventure, Simius répondait :

— Nous avions trop bu de vin de Champagne.

CHARLES BUET.

LES JOIES DU PARDON

LES DEUX AMIS.

Il y a quelques années, en me rendant à Paris, raconte un homme du monde, je me détournai de la route directe pour aller prier sur la tombe d'un de mes jeunes compatriotes, Alexis***. Descendu de voiture, j'étais bientôt arrivé au cimetière. Je me suis mis à le parcourir dans toutes les directions, m'arrêtant devant chaque tombe, lisant toutes les inscriptions sans découvrir le nom que je cherchais. Je commençais à désespérer d'y parvenir, quand j'aperçus un officier qui était à l'extrémité opposée. J'allai droit à lui : nous nous rencontrâmes près d'une place où la terre avait été fraîchement remuée ; au milieu, une petite croix de bois apparaissait à peine entre quelques rares gazons. Nous échangeâmes un salut ; je prononçai le nom d'Alexis. " C'était mon meilleur ami, dit-il ; vous le connaissez donc ? — Je suis entré ici pour chercher sa tombe et pour y prier. — Et voici précisément le le lieu où il repose. "

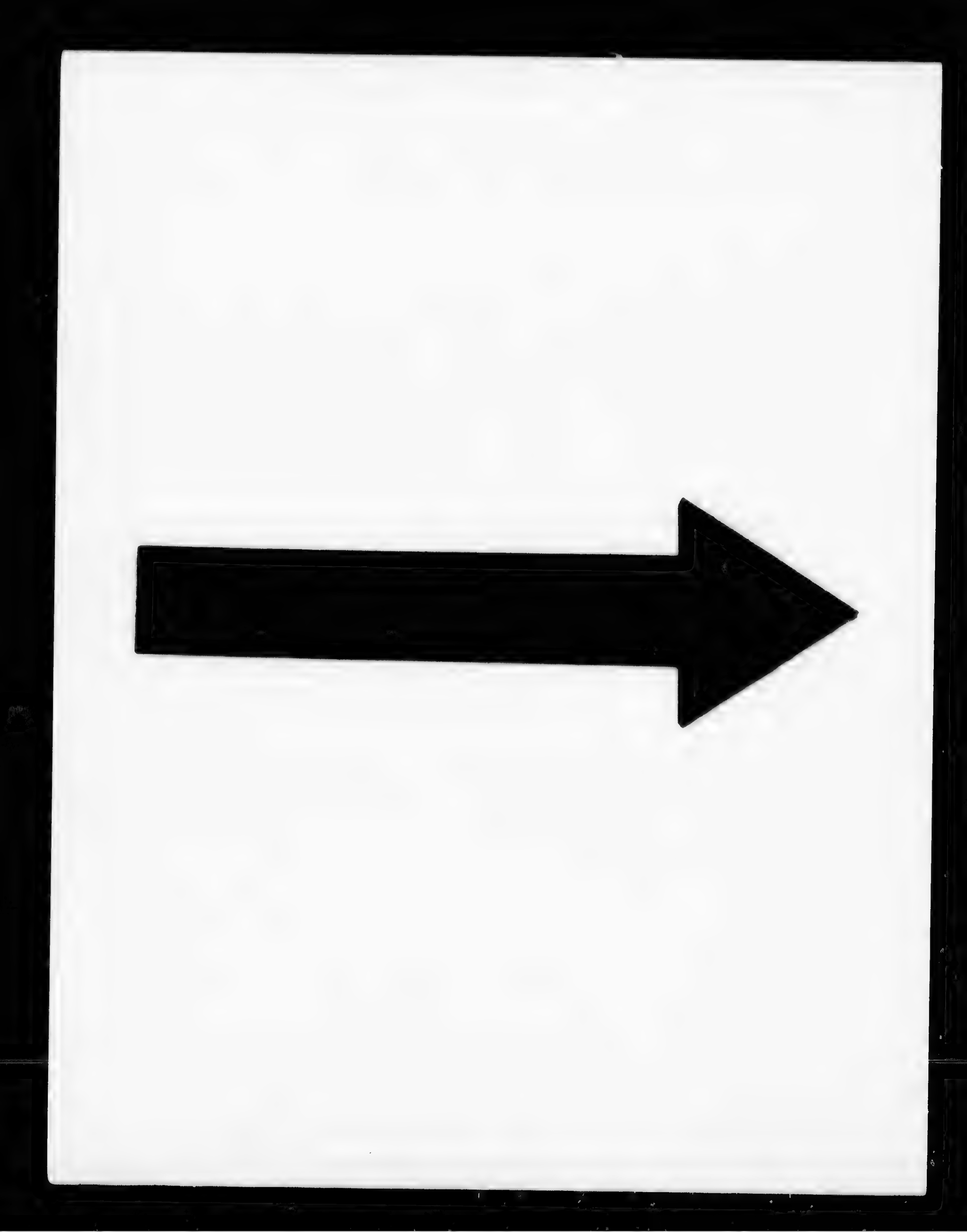
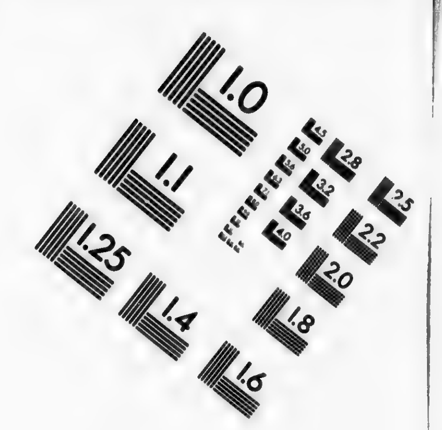
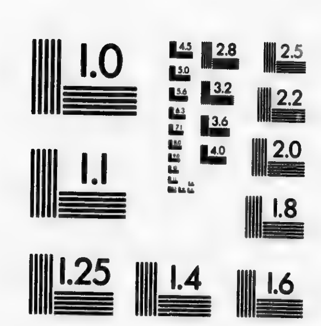
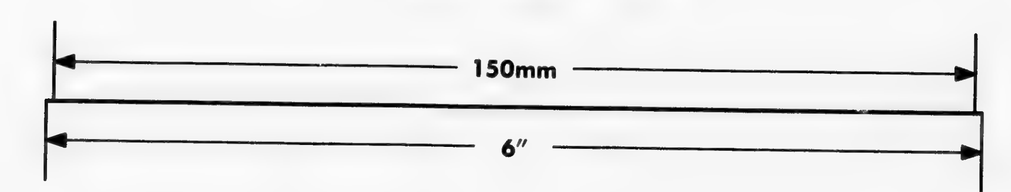
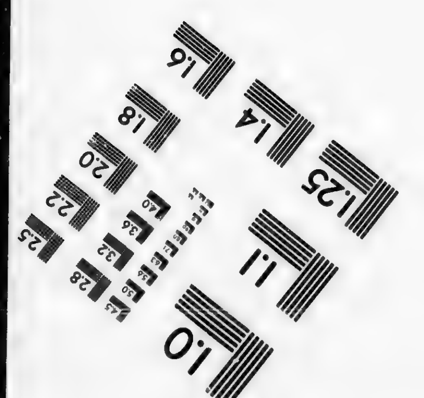


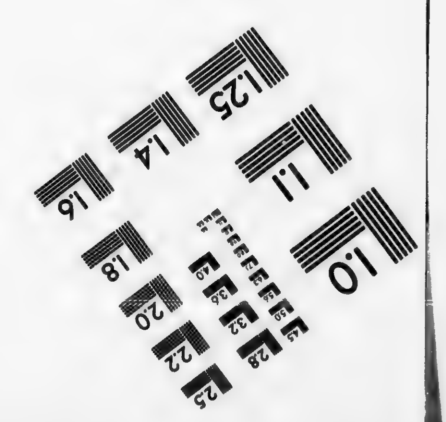
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)












2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Ce mot dit, il s'agenouilla ; j'en fis autant ; nos prières s'élancèrent à la fois du fond de nos cœurs vers le ciel. Quand nous fûmes relevés : " J'avais encore un autre désir, lui dis-je ; et il est en votre pouvoir de l'accomplir. Vous étiez, m'aviez-vous dit, l'ami intime d'Alexis ; vous avez sans doute assisté à ses derniers moments ; ce serait une consolation pour moi que d'en entendre le récit de votre bouche. — Vous ne pouviez vous adresser mieux qu'à moi, monsieur. Mais, pour apprécier combien sa mort a été belle, il est nécessaire de remonter plus haut. Je vous raconterai l'histoire de quelques années de sa vie ; ce sera la mienne aussi.

" Nous sommes entrés le même jour, Alexis et moi, à l'Ecole militaire ; dès notre première entrevue, une secrète sympathie nous attira l'un vers l'autre. Nous eûmes le bonheur d'entrer dans le même régiment. Il eût été difficile de se figurer deux caractères mieux en harmonie que les nôtres. Graves, sérieux, réservés, nous prenions en horreur les plaisirs coupables. Nous ne trouvions aucun attrait dans les plaisirs

bruyants. Nous ne quittions l'étude que pour discourir entre nous des matières que nous venions d'apprendre, et, chose déplorable ! nous n'avions de foi qu'en nous-mêmes, et toutefois, sur ce point-là même, il y avait entre nous une grande différence. Alexis était *incrédule*, moi j'étais *impie*. S'il m'arrivait de tourner en dérision des choses saintes, cet excellent Alexis me blâmait ; il m'adressait des reproches sévères, bien que toujours affectueux. L'hiver venu, nous allâmes chacun de notre côté, en semestre. A notre rentrée au régiment, après quelques paroles d'amitié échangées entre nous : " Eh bien, Alexis, lui dis-je en souriant, as-tu fait tes Pâques avant de partir ? — Non, répliqua-t-il d'un ton sec qui indiquait assez que la question lui avait déplu. — Je veux parier avec toi, repris-je, que ta mère t'aura bien persécuté pour cela. — Elle m'y a exhorté tendrement ; mais je lui ai dit que j'avais trop peu de foi pour bien communier, et que, grâce à Dieu, j'en avais encore assez pour ne vouloir pas communier mal. Prenez patience et priez pour moi, en attendant qu'il

me soit possible de vous satisfaire ; ce jour ne tardera pas à venir, je l'espère. Oui, je l'espère ! répéta-t-il en se tournant vers moi et en appuyant fortement sur ce dernier mot.

" En ce moment, je ne sais quel génie infernal s'empara de moi : sans respect pour l'amitié, sans égard pour les lois de politesse, j'éclatai grossièrement de rire. Mais je ne tardai pas à m'en repentir, quand je vis quelle blessure mon indigne conduite avait faite à son cœur. " Tu m'as fait de la peine, me dit-il. Ce n'est pas bien...je ne m'attendais pas à cela de toi...moi qui te croyais un si bon cœur...Tels furent ses reproches ; il y avait à la fois dans l'accent de sa voix et dans l'impression du regard qui l'accompagnait, quelque chose de si profondément triste et douloureux, que je fus saisi de confusion. " Je ne pus en dire davantage ; lui, aussitôt...l'excellent homme ! de m'ouvrir ses bras, dans lesquels je me précipitai : notre amitié était devenue plus étroite que jamais.

" Un jour nous étions allés ensemble à l'hôpital visiter quelques-uns de nos sol-

dats. Un de ces malheureux venait de rendre le dernier soupir. " C'est triste, dis-je à Alexis, de voir un militaire mourir dans son lit comme une vieille femme. Je ne connais qu'une belle mort pour nous autres...le boulet de canon !— Si on est préparé, dit-il ; car pour moi, je ne connais pas de mort que je craindrais plus que de mourir sans confession... J'ai même... il faut que tu l'entendes de ma bouche...j'ai pensé que si je venais quelque jour à tomber malade, je m'adresserais à toi pour aller chercher un prêtre ; et je puis compter que tu me rendras ce service, pas vrai ? " Il remarqua la surprise que me causait une telle demande ; il insista : " Tu me le promets, mon ami ? " Et il me tendit la main. J'hésitai encore ; mais la pensée que mon refus affligerait ce bon ami, l'emporta en ce moment sur toute autre considération, je pris sa main, je la serrai dans les miennes ; je lui promis, de mauvaise grâce, il est vrai, ce qu'il me demandait ; mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et il me remercia affectueusement.

“ Dès que le pauvre Alexis fut atteint de de la maladie dont il mourut, je ne le quittai plus. Je m’étais établi dans sa chambre ; le jour, j’étais constamment à le garder ; je le veillai toutes les nuits.

Un matin, le médecin venait de faire sa visite accoutumée. Il avait remarqué un grand changement en lui ; des symptômes fâcheux s’étaient manifestés ; ses traits étaient visiblement altérés. Alexis se tourna vers moi, souleva péniblement sa tête appesantie et s’efforça vainement de parler ; ses regards inquiets m’interrogèrent ; il me sembla qu’il me disait : ...Tu as oublié ta promesse...Et moi qui avais compté sur ton amitié !... — J’y vais, j’y vais ! ” Je ne dis que ce mot, et j’étais parti comme un trait. En entrant chez le curé de la paroisse, je me sentais combattu entre le sentiment de la piété fraternelle et je ne sais quelle mauvaise honte. Nous nous dirigeâmes vers la maison du pauvre malade ; j’introduisis le prêtre dans la chambre et je les laissai seuls.

“ Après une demi-heure d’attente, je fus appelé ; une cérémonie religieuse se prépa-

rait. J'étais debout au pied du lit. Au moment où elle commença, je délibérais en moi-même si je garderais la même attitude. Mais si je me comporte ainsi ne vais-je pas blesser le cœur de mon ami ?...

Je n'hésitai plus ; mon genou orgueilleux fléchit, et il resta ployé pendant tout le temps que le prêtre se tint près du malade. Et cependant à quoi pensais-je dans un tel moment ?...A prier ?...Hélas ! je n'en avais plus de souci ; j'étais à me demander comment un esprit aussi distingué que l'était Alexis pût être dupe de ce que j'appelais des momeries. Telles étaient les détestables pensées qui m'obsédaient ; voilà en quel abîme j'étais tombé, ô mon Dieu !

" Soudain, le vénérable pasteur ouvrit une boîte d'argent ; il en tira avec respect une hostie consacrée, et la présenta au malade, qui recueillit un reste de forces et se souleva pour recevoir son Dieu. Je le regardai. Oh ! comment rendre l'impression dont je fus saisi à son aspect ? Ses mains s'étaient jointes et elles s'élevèrent au ciel, et ses yeux aussi. Comme une glace limpide, ils

réfléchissaient les plus belles vertus, la foi, l'espérance et l'amour...Je baissai la tête ; un sentiment inconnu, nouveau, avait traversé mon esprit ; pénétré d'admiration pour mon ami, j'en étais venu à rougir de moi-même. Mon émotion grandit encore, lorsque le prêtre fit les onctions sacrées.

" Après qu'il se fut retiré, Alexis me tendit la main ; je l'arrosai de mes larmes. " Mon ami, dit-il, je te remercie ; je n'avais pas attendu moins de toi !...Et après une courte pause, il ajouta : " Je suis heureux maintenant. " Qui pourrait prononcer ces paroles ?...Ce n'était pas l'accent d'un homme, non ; si les anges ont une langue pour exprimer leurs pensées, c'est ainsi qu'ils parlent. " Je suis heureux !" Pauvre jeune homme ! Et il se voyait mourir à la fleur des ans, lui doué des dons les plus précieux de l'esprit et du cœur, lui, chéri de ses amis, adoré de sa famille ! et il mourait loin de celle-ci, il mourait lentement, dans les souffrances aiguës ! Qui donc pouvait lui inspirer des sentiments semblables ?...Qui ?...A

la foi seule il appartient de répondre à cette question.

" Et la religion qui opère de tels prodiges serait-elle donc un jeu d'enfant ?...Non, me disais-je, elle est réellement divine...Il pressentait ce qui se passait en moi, et il m'interrogea d'un regard ; je lui avouai tout en fondant en larmes. "Mon Dieu, s'écria-t-il, je vous bénis ! C'est maintenant que je puis dire en toute vérité et dans l'effusion de mon cœur : Je suis heureux !"

" Pendant la première période de sa maladie, le douleur arrachait à Alexis d'assez fréquentes marques d'impatience ; maintenant, pas un murmure, pas une seule plainte. Il semblait que le Dieu qui venait de descendre dans son sein y eut déposé un trésor de douceur, de résignation et de paix. Ainsi se passèrent ses derniers jours. Vous n'exigerez pas, monsieur, que je m'étende davantage sur cette douloureuse catastrophe. Hélas ! quand je m'y reporte par la pensée, les paroles me manquent pour rendre ce que je sens ; je ne sais plus m'exprimer que par mes larmes. "

7

L'officier s'était tu, sa tête s'était inclinée sur sa poitrine. Je respectai son silence. Il reprit la parole et continua :

" Après que nous lui eûmes rendu les derniers devoirs, au retour de la cérémonie funèbre, je m'enfermai dans ma chambre et j'y restai jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, j'allai chez le curé. Monsieur, lui dis-je en entrant, je viens vous remercier.

Pendant que vous administriez les derniers sacrements à mon ami, j'étais là (vous vous le rappelez peut-être) à genoux au pied de son lit. J'étais tombé à terre incrédule : je l'ai vu communier et je me suis relevé chrétien. Chrétien ! qu'ai-je dit ? Ah ! je ne le sens que trop, je suis indigne de porter un si beau nom.—Je puis dès ce moment vous le donner ce nom, " dit le prêtre ; et il me serrait tendrement entre ses bras : " Oui, mon frère ! mon cher frère ! quiconque veut sincèrement revenir à Dieu celui-là est réellement et dans toute la force du terme un chrétien. — Maintenant, mon Père, j'avais un second but en venant vous

voir. J'ai préparé ma confession tout à l'heure, et je vous prie de m'écouter... Et, sans attendre de réponse, j'étais tombé à ses pieds. Que vous dirais-je de plus, monsieur ! De ce jour date ma conversion."

UN OEUF DE PAQUES

Souvenir de la Commune

Pendant les fêtes de pâques de cette lugubre année 1871, où tous les jours de fête étaient des jours de deuil, une femme d'un certain âge déjà, vêtue de noir des pieds à la tête, les joues creuses, les yeux rougis par les larmes, se présente à la porte de la prison de Mazas et demande à parler à Mgr Darboy.

L'homme à qui elle s'adressa la toisa des pieds à la tête.

— Parler au calotin? mais tu ne sais donc pas, citoyenne, qu'il est défendu de parler au calotin?

— Oh! je vous en supplie...

— Qui es-tu?

— Je suis une malheureuse à qui Monseigneur a rendu de bien grands services.

— Comment te nommes-tu?

— Clemence.

— Connais pas.

— N'est-ce pas que vous me permettrez de voir Monseigneur ?

— Compte pas là-dessus, et si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas prononcer ce nom-là si haut. On pourrait t'arrêter.

— M'arrêter ? et qu'ai-je fait ?

— Allons, en voilà assez ; détale. Tu as du bonheur d'être tombée sur moi.

La femme fit lentement quelques pas en arrière en essuyant ses larmes, puis elle revint vers le gardien.

— Ne pourriez-vous pas au moins remettre à Sa Grandeur ceci de ma part ? Ça me rendrait un grand service, et ce n'est pas compromettant. Au nom de vos enfants, si vous en avez, faites cela, et je prierai Dieu pour vous.

— Je te dispense des prières, mais voyons l'objet.

La femme sortit de sa poche un œuf rouge.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le gardien.

— Un œuf de Pâques.

— Un œuf de Pâques ? Ah ! c'est la fête des calotins. On ne s'en aperçoit pas, citoyenne !

Et il ricana. Clémence ne répondit pas.

— Vous me promettez de faire ma commission ? murmura-t-elle.

— Ça, c'est facile ; je veux bien le faire pour toi, parce que tu as l'air malheureuse.

Il prit le cadeau de la pauvre femme et celle-ci venait de se retirer, quand la porte s'ouvrit brusquement. Un homme en uniforme, les manches et le képi ornés de nombreux galons d'or, entra dans la pièce.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? cria-t-il brutalement.

— Rien, colonel. On est venu apporter ceci pour le nommé Darboy.

— C'est bon ; donne-le-moi.

Le nouveau venu prit l'œuf et le mit dans sa poche.

Le soir de ce même jour, il y avait un grand dîner dans une maison du faubourg Saint-Honoré, dîner auquel assistait la fine

fleur des officiers du gouvernement du 18 mars. La table était brillamment servie. Des couverts d'argent étincelaient sur la nappe d'une blancheur de neige.

Il était près de dix heures et le repas touchait à sa fin. Parmi les convives se trouvait lè citoyen galonné que nous avons vu le matin dans le parloir de Mazas. Les conversations étaient animées... On avait parlé guerre et religion, — guerre pour insulter les généraux, — religion pour s'en moquer.

Le colonel se leva.

— Il faut que je vous raconte, dit-il, une histoire bien amusante. Vous savez que nous sommes dans les fêtes de Pâques, et ce matin j'ai saisi au greffe de la Roquette... vous ne devinerez j'amais quoi...

— Non.

— Un œuf de Pâques qu'une vieille folle venait apporter au citoyen Darboy.

Et comme l'officier communard remarquait sur les lèvres des assistants des sourires d'incrédulité, il sortit l'œuf de sa poche et le fit rouler sur la table.

Un des convives s'en empara.

— Il faut savoir ce qu'il y a dedans, s'écria-t-il. Nous allons le mettre dans la salade. Ça ne peut pas nous faire du mal, un œuf bénit.

— Gageons que nous y trouverons quelque chapelet, dit quelqu'un.

— Je parie pour des médailles, fit un autre.

On brisa la coque et on partagea l'œuf en deux. Il en sortit un petit billet plié en quatre.

— Eh ! eh ! fit celui qui s'en était emparé, nous avons eu tort de rire ; nous voici sur les traces de quelque complot.

— Il faut nous lire ça à haute voix, crièrent plusieurs convives.

Le papier contenait ces quelques lignes :

" Monseigneur.

" N'ayant pu pénétrer jusqu'à Votre Grandeur, j'ai usé de ce stratagème pour vous faire parvenir l'expression de la vive reconnaissance que je ressens pour vous. Sans vous, sans les secours que vous m'avez

envoyés, mes deux enfants, malades depuis si longtemps, seraient morts aujourd'hui. Les privations du siège les auraient achevés. Ils vont bien maintenent et ils demandent votre bénédiction. Tous les jours, à deux heures, je les conduirai sous les murs de la prison : étendez les bras vers eux, et vous leur rendrez une seconde fois la vie ainsi qu'à leur malheureuse mère...

Cette lecture fut interrompue par de bruyants éclats de rire.

— Ah ! c'est trop drôle !

— La conspiration n'est pas dangereuse.

— A moins que la bénédiction ne fasse tomber les murs de la Roquette.

— Dame ! le bruit des trompettes a bien fait écrouler Jéricho...

— La lettre n'est pas signée ? demande quelqu'un. Ce serait dommage. Le nom de cette citoyenne mérite d'être conservé.

Le lecteur prit de nouveau le billet.

— Si ! si ! dit-il, c'est signé... Attendez ! Le nom est assez difficile à lire... Clémence... Arpentini.

Tous les yeux se tournèrent vers le colonel qui avait apporté l'œuf. Il était devenu terriblement pâle.

— Clémence Arpentini ! balbutia-t-il, mais c'est ma mère ! — ma mère que j'ai laissée sans pain. — Oh ! je suis un misérable !

Il se leva et quitta précipitamment la salle, que chacun déserta bientôt, vivement impressionné.

Qu'est devenu le colonel Arpentini ? Nous n'avons jamais pu le savoir. Peut-être a-t-il péri obscurément au coin d'une rue, et son corps a-t-il été confondu avec les milliers de cadavres qui ont jonché les trottoirs au moment de l'entrée des troupes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que son nom n'a pas figuré dans les procès des conseils de guerre, et qu'on n'a pas revu non plus l'ex-colonel parmi les fuyards réfugiés à l'étranger.

On raconte seulement qu'au moment où Mgr Darboy allait tomber sous les balles

des fédérés, un homme vêtu d'un uniforme en lambeaux se précipita devant lui, tomba à genoux et lui cria :

— Monseigneur, je vais mourir : donnez-moi votre bénédiction comme vous l'avez donnée à mes frères !

LA CULOTTE DU SUISSE

N. D. R. — Nous venons de trouver dans la CROIX DE LIMOGES cette fine critique, sur le ton badin, de l'odieuse " loi des Fabriques " que le gouvernement français vient de mettre en force.

On y voit quelles entraves nouvelles l'esprit maçonnique y apporte à l'exercice de la bienfaisance par la religion catholique...

J'ai " un suisse " qui possède une culotte comme tous les suisses généralement. Je dis qui possède, c'est une erreur, j'aurais dû dire qui possédait.

Figurez-vous que ce malheureux veut absolument se voir dans le plancher de la sacristie et il le cire tellement qu'il a glissé l'autre jour, et est tombé si malencontreusement sur le champ d'honneur, que sa pauvre culotte s'est crevassée sur une longueur d'au moins soixante-quinze centimètres !

Il me l'apporta l'autre soir d'un air navré :

— Monsieur le curé, je vous apporte ma culotte !

— Ta culotte ?

— Oui, monsieur le curé.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— C'est qu'elle est un peu déchirée.

— Fais voir.

Et tout honteux, il me passa le corps du du délit.

— Un peu, malheureux ! tu appelles ça *un peu !* Mais elle n'est qu'un trou, ta culotte !...

— Sans compter, reprit-il mélancoliquement, en secouant sa tête de bonasse, que la chaisière va littéralement me dévorer ; aussi j'ai préféré vous l'apporter d'abord à vous.

Je fus touché de sa confiance. Et tous les deux, à la lumière de la lampe, nous examinâmes la fatale culotte. Le désastre était encore plus grand que nous ne l'avions pensé.

La lézarde allait de l'est à l'ouest, avec des zig-zags formidables, intéressant toutes les coutures. Faire une reprise : c'était un rêve. Mettre une pièce ? Il n'y avait plus qu'un trou !

— Eh bien, mon ami Chautard, tu as fait là un joli coup !

— Ce que c'est tout de même, murmura-t-il, de trop bien cirer la sacristie !

Il y eut alors un silence pénible, puis nous nous regardâmes réciproquement dans les yeux.

— N'y a pas à dire, reprit-il après une hésitation, il va m'en falloir une autre ?

— Une autre, mon cher, c'est très joli à dire. Ah ! si tu avais crevé ton fond de culotte avant le 31 décembre 1893, c'eût été tout autre chose ! A ce moment, c'était le bon père Tardiveau qui était notre trésorier de fabrique, la chose n'aurait fait qu'un pli ; je t'aurais envoyé ce soir faire prendre ton tour de taille chez Philémon, et samedi tu aurais eu ton affaire. Mais aujourd'hui, c'est tout différend. Tu es maître dans ta maison, moi je ne le suis plus dans la mienne. C'est la constitution *civile* du clergé depuis le 1er janvier, comprends-tu ça, Chautard ?

— Je comprends qu'il me faut une culotte.

— Oui, mais comme ce n'est plus Tardiveau ?...

— Pourquoi ça que c'est plus Tardiveau ?

— Parce qu'il a eu peur de toutes les paperasseries que les hommes qui ont laissé

faire Panama ont inventées pour surveiller les honnêtes gens dont se composent les conseils de fabrique !

— Et maintenant ?

— Maintenant le trésorier de l'église, c'est Purpurin, le percepteur, et tu sais, mon cher, retiens ça pour ta gouverne : à part quelques exceptions, un percepteur ça vaut à peu près trois chaisières.

— Comme la mienne ?

— Comme la tienne.

— Pas possible ?

— Tel que je te le dis, il refusera ta culotte !

— Je ne peux pourtant pas aller à la messe en *cânneçon !*

— Et puis, ce n'est pas tout ; il aurait fallu — ça c'est capital — que la rupture de la culotte fût prévue dans le budget de la fabrique et dans l'exercice 1894 ; sans quoi, la nouvelle loi ne me permet pas d'allouer des fonds pour une chose qui n'a été ni prévue, ni votée !... Ah ! si ça avait été une dépense au-dessous de 25 francs par exem-

ple, j'aurais pu me risquer et t'avancer l'argent, mais une culotte comme la tienne !

— Oh ! comme la mienne ! !

— Mais oui, comme la tienne, tu ne soupçonnes pas que tu es presque aussi grand que le géant St-Christophe !

— Mais enfin, si je me risquais, moi, Chautard, et si j'allais demander au percepteur...??

— Mon Dieu, si tu veux ; prends ta culotte, tu pourras toujours la lui montrer !

....

— Bonjour, monsieur le percepteur ?

— Bonjour !

— Je viens vous trouver pour ma culotte ! !

— Pour ta... ?

— Oui, figurez-vous que je l'ai crevée hier, en m'asseyant dessus sans le vouloir. Tenez, regardez-la plutôt, c'est une ruine.

— Fectivement !

— Alors, vous comprenez, m'en faudrait une autre...

— Mais je n'en ai pas moi de culotte ?

— Je sais bien, mais vous avez l'argent de la fabrique pour en acheter une.

— Oh ! mais mon gaillard, ça ne se fait pas comme ça ; on ne pourra voter ta culotte que l'an prochain, au nouveau budget.

— Oui, mais jusque-là ?

— Tu as peur d'attraper des rhumes de cerveau ?...

— Mais enfin, faut bien que je mette quelque chose, et je n'ai que des pantalons de campagne, vous savez, ce qu'on appelle des *overalles*, sauf votre respect, monsieur le percepteur !

— Mon pauvre ami, qu'est-ce que tu veux ! peut-être qu'en écrivant au ministre des Cultes... sur papier timbré... et en faisant apostiller ta demande par l'instituteur ou le député... Moi, je suis l'homme de la loi, je connais le budget prévu, voté; ta culotte n'y est pas !

— Mais enfin, c'est notre argent, l'argent de l'église, dont vous, qui n'y mettez jamais les pieds, vous prétendez pourtant disposer; c'est raide, vous savez ! Tant pis, je me pas-

serai de vous, je ferai une quête, ce soir, au chemin de Croix, pour ma...

— Pour ta... ?

— Oui, et j'en aurai une et malgré vous !

— Erreur ! Toutes les quêtes doivent être vérifiées par moi, tu entends, Chautard, et employées pour des fins prévues et approuvées.

— Mais enfin, M. le Curé ?...

Alors, au nez du digne Chautard, le petit percepteur eut un mauvais éclat de rire ; puis, il referma la porte ..

Ames charitables qui lirez ces lignes, si dans vos armoires, vous avez une culotte un peu vaste, pensez à mon suisse !

PIERRE L'ERMITE.

La Legende
DES
SAINTES OLIVERIE ET LIBERETTE

CHAPITRE PREMIER

Comment monsieur saint Bertauld, fils de Théodule, roi d'Ecosse, vint dans les Ardennes pour évangéliser les habitants du pays Porcin.

La forêt des Ardennes s'étentait, en ce temps la, jusqu'à la rivière de l'Aisne et couvrait le pays Porcin, dans lequel s'élève aujourd'hui la ville de Rethel. D'innombrables sangliers en peuplaient les gorges ; des cerfs de haute taille, dont la race est perdue, se réunissaient dans les halliers impénétrables, et des loups, d'une force prodigieuse, se montraient l'hiver à l'orée des bois. Le basilic et la licorne avaient leur retraite dans cette forêt, ainsi qu'un dragon effrayant, qui fut détruit plus tard, par la grâce de Dieu, à la prière d'un saint ermite. Parce qu'alors la nature mystique était révélée aux hommes et que les choses invisibles devenaient visibles pour la gloire du créateur, on rencontrait dans les clairières des nymphes, des satyres, des centaures et des aigypans.

Et il n'est point douteux que ces êtres malfaisants n'aient été vus tels qu'ils sont décrits dans les fables des païens. Mais il faut savoir que ce sont des diables, comme il apparaît à leur pied, qui est fourchu. Malheureusement, il est moins facile de reconnaître les fées ; elles ressemblent à des dames et, parfois, cette ressemblance est telle qu'il faut avoir toute la prudence d'un ermite pour ne pas s'y tromper. Les fées sont aussi des démons, et il y en avait beaucoup dans la forêt des Ardennes. C'est pourquoi cette forêt était pleine de mystère et d'horreur.

Les Romains, au temps de César, l'avaient consacrée à Diane, et les habitants du pays Porcin adoraient, au bord de l'Aisne, une idole en forme de femme. Ils lui offraient des gâteaux, du lait et du miel, et lui chantaient des hymnes.

Or, Bertauld, fils de Théodule, roi d'Écosse, ayant reçu le saint baptême, vivait dans le palais de son père, moins en prince qu'en ermite. Enfermé dans sa chambre, il

y passait tout le temps à réciter des prières et à méditer sur les saintes Ecritures, et il brûlait du désir d'imiter les travaux des apôtres. Ayant appris, par une voie miraculeuse, les abominations du pays Porcin, il les détesta et résolut de les faire cesser.

Il traversa la mer dans une barque sans voile ni gouvernail, conduite par un cygne. Heureusement parvenu dans le pays Porcin, il allait par les villages, les bourgs et les châteaux, annonçant la bonne nouvelle.

— Le Dieu que je vous enseigne, disait-il, est le seul véritable. Il est unique en trois personnes, et son fils est né d'une vierge.

"Mais ces hommes grossiers lui répondaient :

— Jeune étranger, c'est une grande simplicité de ta part de croire qu'il n'y a qu'un Dieu. Car les dieux sont innombrables. Ils habitent les bois, les montagnes et les fleuves. Il y a aussi des dieux plus amis qui prennent place au foyer des hommes.

D'autres, enfin, se tiennent dans les étables et dans les écuries, et la race des dieux emplit l'univers. Mais ce que tu dis d'une vierge divine n'est pas sans vérité. Nous connaissons une vierge au triple visage, et nous lui chantons des cantiques et nous disons,: « Salut, douce ! Salut, terrible ! » Elle se nomme Diane, et son pied d'argent effluere, sous les pâles clartés de la lune, le thym des montagnes.

Ainsi parlaient ces hommes ignorants, et ils chassaient l'apôtre hors du village et ils le poursuivaient avec des paroles railleuses.

CHAPITRE II

De la rencontre que fit monsieur saint Bertauld des deux sœurs Oliverie et Liberette.

Or, un jour, comme il s'en allait accablé de fatigue et de douleur, il rencontra deux jeunes filles qui sortaient de leur château pour se rendre au bois. Ayant fait quelques pas vers elles, il se tint à distance de peur de les effrayer, et leur dit :

— Jeunes vierges, entendez ; je suis Bertauld, fils de Théodule, roi d'Ecosse. Mais j'ai dédaigné les couronnes périssables, afin d'être digne de recevoir de la main des anges la couronne éternelle. Et je suis venu, dans une barque conduite par un cygne, vous porter la bonne nouvelle.

— Sire Bertauld, répondit l'aînée, je me nomme Oliverie, et ma sœur se nomme Liberette. Notre père, Thierry, qu'on nomme aussi Porphyrodime, est le plus riche seigneur de la contrée. Nous écouterons volontiers tes bonnes paroles. Mais tu sembles accablé de fatigue. Je te conseille d'aller nous attendre chez notre père, qui en ce moment, boit la cervoise avec ses amis. Il te donnera sans doute une place à sa table, quand il saura que tu es un prince d'Ecosse. Au revoir, sire Bertauld. Nous allons, ma sœur et moi, cueillir des fleurs pour les offrir à Diane.

Mais l'apôtre Bertauld répondit :

— Je n'irai pas m'asseoir à la table d'un

païen. Cette Diane, que vous croyez une vierge du ciel, est, en réalité, un démon de l'enfer. Le Dieu véritable est unique en trois personnes, et Jésus-Christ, son fils, s'est fait homme et est mort sur une croix pour le salut des hommes. Et je vous le dis en vérité, Oliverie et Liberette, une goutte de son sang a coulé pour l'une et l'autre de vous.

Et il leur parla avec tant de chaleur des saint mystères, que le cœur des deux sœurs en fut ému. L'aînée prit de nouveau la parole :

— Sire Bertauld, dit-elle, vous révélez des mystères inouis. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer la vérité de l'erreur. Il nous en coûterait de quitter l'amour de Diane. Toutefois, faites-nous paraître un signe de la vérité de vos paroles et nous croirons en Jésus crucifié.

Mais la plus jeune dit à l'apôtre :

— Ma sœur Oliverie demande un signe parce qu'elle est prudente et pleine de sagesse. Mais, si votre Dieu est véritable,

sire Bertauld, puissé-je le connaître et l'aimer sans y être forcée par un signe !

L'homme de Dieu commprit à ces paroles que Liberette était née pour devenir une grande sainte. C'est pourquoi il répondit :

— Sœur Liberette et sœur Oliverie, je suis résolu à me retirer dans cette forêt et à y mener la vie érémitique, qui est belle et singulière. Je vivrai dans une cabane de branchages et me nourrirai de racines. Sans cesse, je demanderai à Dieu de changer le cœur des hommes de cette contrée et je bénirai les fontaines afin que les dames fées n'y puissent plus venir pour la damnation des pécheurs. Cependant, ma sœur Oliverie recevra le signe qu'elle a demandé. Et un guide, envoyé par le Seigneur, vous conduira toutes deux à mon ermitage, afin que je vous instruise dans la foi de Jésus-Christ.

Ayant parlé de la sorte, saint Bertauld bénit les deux sœurs par l'imposition des mains. Puis il entra dans la forêt pour n'en plus jamais sortir.

Chapitre III

Comment la licorne vint en la maison de Thierry autrement nommé Porphyrodime et conduisit auprès de monsieur saint Bertauld les deux sœurs Oliverie et Liberette, et de diverses merveilles qui s'ensuivirent.

Or, un jour que, seule dans la cuisine, Oliverie filait la laine sous le manteau de la cheminée, elle vit venir à elle une bête toute blanche, qui avait le corps d'une chèvre et la tête d'un cheval et qui portait sur le front une épée étincelante. Oliverie reconnut aussitôt quel animal c'était, et comme elle avait gardé son innocence, elle n'en fut pas effrayée, sachant que la licorne ne fait jamais de mal aux sages demoiselles. En effet, la licorne posa sa tête sur les genoux d'Oliverie. Puis retournant vers la porte, elle invita de l'œil la jeune fille à la suivre dehors.

Oliverie appela aussitôt sa sœur : mais, quand Liberette entra dans la chambre, la licorne avait disparu, et ainsi Liberette, selon son désir connut le vrai Dieu sans y avoir été contrainte par un signe.

Elles allèrent toutes deux du côté de la

forêt, et la licorne, redevenue visible, marchait devant elles. Elles suivaient, pour tout chemin, la piste des bêtes féroces. Et il advint que parvenues déjà très avant dans le bois, elles virent la bête traverser un torrent à la nage. Et quand elles parvinrent au bord, elles s'aperçurent qu'il était large et profond. Elles se penchèrent pour voir s'il ne se trouvait pas quelques pierres sur lesquelles elles puissent passer, et elles n'en découvraient aucune. Mais, tandis qu'en s'appuyant sur un saule elles contemplaient les eaux écumeuses, l'arbre s'inclina soudainement et les porta sans peine sur l'autre bord.

Elles parvinrent ainsi à l'ermitage où saint Bertauld leur fit entendre les paroles de vie. A leur retour, le saule en se redressant, les porta sur l'autre rive.

Chaque jour, elles se rendaient auprès du saint homme et, quand elles rentraient à la maison, elles trouvaient qu'une main invisible avait filé tout le lin de leur quenouille. C'est pourquoi, ayant reçu le baptême, elles crurent en Jésus-Christ.

Elles recevaient depuis plus d'une année les leçons de saint Bertauld, quand Thierry, leur père, qu'on nomme aussi Porphyrodime, fut atteint d'une cruelle maladie. Connaissant que la fin de leur père était proche, ses filles l'instruisirent dans la foi chrétienne. Il connut la vérité. C'est pourquoi sa mort fut pleine de mérites. Il fut enseveli proche sa demeure mortelle, au lieu dit la Montagne-du-Géant, et sa sépulture fut révérée, par la suite, dans le pays Porcin.

Cependant les deux sœurs se rendaient chaque jour auprès du saint ermite Berthauld, et elles recueillaient sur ses lèvres les paroles de vie. Mais, un certain jour, comme la fonte des neiges avait beaucoup grossi les rivières, Oliverie, en traversant les vignes prit un échalas afin de franchir plus sûrement le torrent dont les eaux élargies roulaient avec fureur.

Liberrette, dédaignant tout secours humain, refusa de l'imiter. Elle s'aprocha du torrent la première, les mains armées seulement du signe de la croix. Et le saule

s'inclina comme de coutume. Puis il se redressa, et, quand Oliverie voulut passer à son tour, il resta droit. Et le courant brisa l'échalas comme un fétu de paille et l'emporta.

Oliverie demeura sur le bord. Comme elle était sage, elle comprit qu'elle était justement punie pour avoir douté de la puissance céleste et pour n'être pas allée à la grâce de Dieu, comme avait fait sa sœur Liberette. Elle ne songea plus qu'à mériter son pardon par les travaux de la pénitence et l'ascétisme. Résolue à mener, à l'exemple de saint Bertauld, la vie érémitique, qui est belle et singulière, elle resta en deçà du torrent, dans la forêt, et se bâtit une cabane de branchages en un lieu où jaillit une source, qu'on a nommée depuis "la Source de Sainte Olive".

CHAPITRE IV

Comment monsieur saint Bertauld et mesdames saintes Liberette et Oliverie en vinrent à leur fin bienheureuse.

Liberette, s'étant rendue seule auprès du bienheureux Bertauld, elle le trouva mort dans l'attitude de la comtemplation. Son corps exténué par le jeûne répandait une odeur délicieuse. Elle l'ensevelit de ses mains. A compter de ce jour, la vierge Liberette, renonçant au monde, mena la vie érémitique au delà du torrent, dans une cabane, au bord d'une source qui a été dite depuis la fontaine Sainte Liberette ou Libérie, et dont les eaux miraculeuses guérissent la fièvre, ainsi que diverses maladies des bestiaux.

Les deux sœurs ne se revirent plus jamais en ce monde. Or, par l'intercession du bienheureux Bertauld, Dieu envoya du pays des Lombards dans les Ardennes le diacre Vulfai ou Jalfroy, qui renversa l'idole de Diane et convertit à la foi chrétienne les habitants du pays Porcin. C'est pour-

quoi Oliverie et Liberette furent comblées de joie.

A peu de temps de là, le Seigneur rappela à lui sa servante Liberette, et il envoya la licorne pour creuser une fosse et ensevelir le corps de la sainte. Oliverie connut, par révélation, la mort bienheureuse de sa sœur Liberette, et une voix lui dit :

— Parce que tu as demandé un signe afin de croire et pris un bâton pour appui, l'heure de ta mort bienheureuse sera retardée et le jour de ta glorification reculé.

Et Oliverie répondit à la voix :

— Que la volonté du Seigneur soit faite sur la terre comme aux cieux !

Elle vécut dix ans encore dans l'attente de la félicité éternelle, qui commença pour elle le 9 d'octobre de l'an de N. S. 364.

ANATOLE FRANCE.

FIN.

olées

ppela
a la
velir-
par
sœur-

signe-
ppui,
etar-
lé.

faite

tente
pour-
64.
CE.